

VIVE LE MARXISME-LENINISME-MAOÏSME!

VIVE LA GUERRE POPULAIRE

**UNION DES COMMUNISTES DE FRANCE
MARXISTE-LENINISTE (U.C.F.M.L.)**

THEORIE DE LA CONTRADICTION (1975)

1. Une thèse philosophique essentielle: « on a raison de se révolter contre les réactionnaires »

On connaît la formule de Mao Tsé-toung : « Le marxisme comporte de multiples principes, mais ils peuvent tous se ramener en dernière analyse à une seule phrase : on a raison de se révolter contre les réactionnaires. »

Cette phrase, si simple, est en même temps assez mystérieuse : comment est-il concevable que l'énorme entreprise théorique de Marx, ses analyses sans cesse remaniées et refondues jusqu'au plus extrême scrupule, que tout cela puisse être concentré dans une seule maxime : « On a raison de se révolter contre les réactionnaires » ? Et qu'est-ce que cette maxime ?

S'agit-il d'un constat, qui résumerait l'analyse marxiste des contradictions objectives, l'inéluctable affrontement de la révolution et de la contre-révolution ? S'agit-il d'une directive orientée vers la mobilisation subjective des forces révolutionnaires ? La vérité marxiste est-elle : on se révolte, on a raison ? Ou plutôt : il faut se révolter ? Les deux peut-être, et

plus encore le mouvement en spirale de l'un à l'autre, la révolte réelle ? force objective ? s'enrichissant et revenant sur elle-même dans la conscience de sa raison ? force subjective.

A. Pratique, théorie, connaissance

Déjà nous est ici confié quelque chose d'essentiel : tout énoncé marxiste est, d'un seul mouvement qui se divise, constat et directive. Concentré de la pratique réelle, il s'égale à son mouvement pour y retourner. Puisque ce qui est n'a d'être que dans son devenir, ce qui est théorie - connaissance de ce qui est - n'a d'être également que de se mouvoir vers ce dont il est la théorie. Toute connaissance est orientation, toute description est prescription.

La phrase « on a raison de se révolter contre les réactionnaires » l'atteste plus que toute autre. En elle s'exprime que le marxisme, avant d'être la science développée des formations sociales, est l'abrégé de ce que la révolte exige : qu'on lui donne raison. Le marxisme est prise de parti et systématisation d'une expérience partisane. L'existence d'une science des formations sociales n'a d'intérêt pour les masses que pour autant qu'elle reflète et concentre leur mouvement révolutionnaire réel.

Le marxisme doit être conçu comme la sagesse cumulée des révolutions populaires, la raison qu'elles engendrent, la fixation et la précision de leur cible. La phrase de Mao Tsé-toung situe clairement la révolte comme le lieu originaire des idées justes, les réactionnaires comme ceux dont la théorie légitime la destruction. La phrase de Mao Tsé-toung situe la vérité marxiste à l'intérieur de l'unité de la théorie et de la pratique.

La vérité marxiste est ce dont la révolte fait sa raison pour abattre l'ennemi. Elle répudie toute égalité devant la vérité. D'un seul mouvement, qui est la connaissance dans sa division spécifique en description et directive, elle juge, prononce la sentence, et s'immerge dans son exécution.

Les révoltés ont connaissance, selon leur mouvement essentiel déjà donné, de leur pouvoir et de leur devoir : anéantir les réactionnaires. Le Capital de Marx ne dit rien d'autre : les prolétaires ont raison de renverser violemment les capitalistes. La vérité marxiste n'est pas une vérité conciliante. Elle est, par elle-même, dictature, et, s'il le faut, terreur.

La phrase de Mao Tsé-toung rappelle que, pour un marxiste, la liaison de la théorie à la pratique (de la raison à la révolte) est une condition interne de la théorie elle-même, car la vérité est processus réel, la vérité est révolte contre les réactionnaires. Il n'y a guère d'énoncé de Hegel plus profond et plus vrai que celui-ci :

« L'Idée absolue, comme elle s'est donnée, est l'identité de l'Idée pratique et de l'Idée théorique, dont chacune pour soi est encore unilatérale. » (HEGEL, Science de la logique, Aubier, t. II, p. 549)

La vérité absolue, pour Hegel, est l'unité contradictoire de la théorie et de la pratique. Elle est le procès ininterrompu et divisé de l'être et de l'acte. Ce que Lénine salue avec enthousiasme :

« Unité de l'idée théorique (connaissance) et de la pratique -

ceci N. B. - et cette unité précisément dans la théorie de la connaissance, car comme résultat on obtient l'Idée absolue.» (LÉNINE, Cahiers philosophiques, Editions sociales, p. 208)

Lisons très attentivement cette phrase, car, chose remarquable, elle divise en 2 le mot « connaissance ». C'est là un point crucial, sur lequel nous reviendrons souvent : la connaissance, en tant que théorie, s'oppose (dialectiquement) à la pratique. Théorie et pratique forment une unité, c'est-à-dire, pour la dialectique, l'unité de deux contraires.

Mais cette contradiction : connaissance (théorie)/pratique, est à son tour l'objet même de la théorie de la connaissance. Autrement dit : le procès de connaissance a pour nature interne la contradiction théorie/pratique. Ou encore : la pratique, qui, en tant que telle, s'oppose dialectiquement à la connaissance (à la théorie), est néanmoins partie intégrante de la connaissance comme processus.

Dans tous les textes marxistes, on retrouve cette scission, cette double occurrence du mot « connaissance », selon qu'il désigne la théorie dans sa corrélation dialectique à la pratique, ou le procès d'ensemble de cette dialectique, c'est-à-dire le mouvement contradictoire de ces deux termes, théorie et pratique.

Voyez Mao, « D'où viennent les idées justes ? » : « Pour que s'achève le mouvement qui conduit à une connaissance juste, il faut souvent maintes répétitions du processus consistant à passer [...] de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Telle est la théorie marxiste de la connaissance, la théorie matérialiste dialectique de la

connaissance. » (MAO TSÉ-TOUNG, Cinq essais philosophiques, éditions de Pékin, 1971, p. 294)

Le mouvement de la connaissance, c'est le passage pratique-connaissance-pratique. « Connaissance » désigne ici un des termes du processus et également ce processus pris dans son ensemble, processus qui inclut à son tour deux occurrences de la pratique, initiale et finale.

Pour fixer le langage (Le marxisme-léninisme-maoïsme n'est pas un formalisme.

Les mots y sont pris dans le mouvement de destruction/construction qui est celui de la connaissance réelle. Si la cible est atteinte, peu importent les signes. De là que les mots peuvent se déplacer : seul compte leur pouvoir. La force, là aussi, l'emporte sur le respect des places.) (et dans la tradition), on appellera théorie, le terme de la contradiction théorie/pratique, dont le mouvement d'ensemble sera, lui, le processus de la connaissance. On dira : la connaissance est le procès dialectique pratique/théorie.

A partir de quoi s'avère l'illusion réactionnaire de ceux qui s'imaginent pouvoir contourner la thèse stratégique du primat de la pratique. Il est clair que quiconque n'est pas dans le mouvement révolutionnaire réel, que quiconque n'est pas pratiquement intérieur à la révolte contre les réactionnaires, ne connaît rien, même s'il théorise.

Mao Tsé-toung a certes affirmé que, dans la contradiction théorie/pratique, c'est-à-dire dans une phase du processus réel, la théorie pouvait avoir transitoirement le rôle principal :

« Lorsqu'on est dans le cas dont parle Lénine : "Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire", la création et la propagation de la théorie révolutionnaire joue le rôle principal, décisif. » (MAO TSÉ-TOUNG, De la contradiction, O. C., t. I.)

Est-ce que cela signifie que la théorie est à ce moment-là une possibilité révolutionnaire intrinsèque, que peuvent et doivent surgir de purs « théoriciens marxistes » ? Absolument pas.

Cela signifie que, dans la contradiction théorie/pratique qui est le processus de connaissance, la théorie est l'aspect principal de la contradiction ; que la systématisation des expériences révolutionnaires pratiques est ce qui permet d'avancer ; qu'il ne sert à rien de continuer à cumuler quantitativement ces expériences, à les répéter, car ce qui est à l'ordre du jour est le bond qualitatif, la synthèse rationnelle immédiatement suivie de son application, c'est-à-dire de sa vérification.

Mais, sans ces expériences, sans pratique organisée (car seule l'organisation permet la centralisation des expériences), pas de systématisation, pas de connaissance du tout. Sans application organisée, pas de plan d'épreuve, pas de vérification, pas de vérité. La « théorie » ne peut alors qu'engendrer des absurdités idéalistes.

Nous en revenons donc à notre point de départ : la pratique est intérieure au mouvement rationnel de la vérité. Dans son opposition à la théorie, elle fait partie de la connaissance. C'est cette intuition qui enthousiasme Lénine dans la conception hégélienne de l'Idée absolue, au point qu'il fait de Marx le simple continuateur de Hegel. (« Marx rejoint donc directement

Hegel en introduisant le critère de la pratique dans la théorie de la connaissance. » (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 201.)

La phrase de Mao Tsé-toung donne sa précision à l'enthousiasme de Lénine. Elle est le contenu historique général de l'énoncé dialectique de Hegel. Ce n'est pas n'importe quelle pratique qui est l'ancrage interne de la théorie, c'est la révolte contre les réactionnaires. Et la théorie, en retour, ne légifère pas extérieurement sur la pratique, sur la révolte : elle s'y incorpore par le dégagement médiateur de sa raison. En ce sens, il est vrai que cette phrase dit tout, d'un tout qui résume la position de classe du marxisme, sa signification révolutionnaire concrète.

Un tout à l'extérieur de quoi se tient quiconque entreprend de considérer le marxisme, non du point de vue de la révolte, mais du point de vue de la coupure ; non du point de vue de l'histoire, mais du point de vue du système ; non du point de vue du primat de la pratique, mais du point de vue du primat de la théorie ; non comme la forme concentrée de la sagesse du peuple travailleur, mais comme sa condition à priori.

B. Les trois sens du mot « raison »

Si cette phrase dit tout, cependant, c'est selon la dialectique, c'est-à-dire selon une simplicité qui se divise. Ce qui concentre cette division, ce qui la supporte, et apparemment l'occulte, c'est le mot « raison » : on a raison, la révolte a raison, contre les réactionnaires se dresse une nouvelle raison. De fait, la phrase, à travers le mot « raison », dit trois choses, et c'est l'articulation des trois qui fait le tout.

1. On a raison de se révolter contre les réactionnaires, cela veut dire, non pas d'abord : il faut se révolter contre les réactionnaires, mais : on se révolte contre les réactionnaires, c'est un fait, ce fait est raison. La phrase dit : primat de la pratique.

La révolte n'attend pas sa raison, la révolte est ce qui est toujours déjà là, pour n'importe quelle raison possible. Le marxisme dit seulement : la révolte est raison, la révolte est sujet. Le marxisme, c'est le récapitulatif de la sagesse de la révolte. Pourquoi écrire *Le Capital*, des centaines de pages de scrupules minutieux, d'intelligence laborieuse, des volumes de dialectique aux lisières parfois de l'intelligible ? Parce que cela seul est à la mesure de la profonde sagesse de la révolte.

L'épaisseur historique et l'opiniâtreté de la révolte précèdent le marxisme, cumulent les conditions, et la nécessité, de son apparition, parce qu'elles enracinent la conviction qu'au-delà des causes particulières qui provoquent la levée prolétaire, existe une profonde et indéracinable raison. *Le Capital*, de Marx, est la systématisation, en termes de raison générale, de ce qui se donne dans la sommation historique des causes.

La bourgeoisie, qui connaît et reconnaît la lutte des classes, veut bien admettre et chercher les causes particulières d'une révolte, ne serait-ce que pour parer à son retour. Mais elle ignore la raison, à quoi se tiennent en fin de compte les prolétaires, qu'aucune résorption des causes et des circonstances ne satisfait jamais. L'entreprise de Marx est de refléter ce qui se donne, non pas tant dans la particularité des combats, que dans la persistance et le développement de l'énergie de classe qui s'y investit. La pensée des causes n'y

suffit pas.

(Lénine souligne bien l'insuffisance de la catégorie de causalité quand il donne raison à Hegel, contre Kant, de ne pas lui faire un sort particulier : « Quand on lit Hegel sur la causalité, il semble à première vue étrange qu'il se soit si peu arrêté sur ce thème tant chéri des kantien. Eh bien ! parce que, pour lui, la causalité est une des déterminations de la liaison universelle... » (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 152.))

Il faut en profondeur rendre raison de cette persistance. L'essence de la position prolétarienne ne réside pas dans les épisodes de la lutte des classes, mais dans le projet historique qui les sous-tend, projet dont la durée inlassable et les étapes successives de l'obstination prolétarienne sont la forme d'existence pratique. Là se tient la raison.

Sa clarification, son exposition, simultanément reflets et directives, rendent seules justice au mouvement, que la révolte met à jour, de l'être de classe des phénomènes.

Seule l'entreprise maoïste développe intégralement aujourd'hui ce que les prolétaires font et donnent à connaître dans le caractère inconditionnel et permanent de leur révolte. Cela seul dit : oui, la contradiction est antagoniste, oui, la révolte ouvrière, qui est le feu de cette contradiction, est la raison même de l'histoire. On a raison de se révolter contre les réactionnaires veut d'abord dire : les prolétaires obstinés ont raison, ils ont de leur côté toutes les raisons, et plus encore.

2. « On a raison de se révolter contre les réactionnaires » veut dire aussi : la révolte aura raison. Les réactionnaires rendront

raison au tribunal de l'histoire de tous les forfaits de l'exploitation et de l'oppression.

L'obstination de la révolte prolétaire, c'est certes, premier sens du mot raison, le caractère objectif, irréductible, de la contradiction qui oppose ouvriers et bourgeois, mais c'est aussi la certitude pratique de la victoire finale, c'est la critique spontanée, sans cesse renaissante, du défaitisme ouvrier. Que l'état des choses soit inacceptable et divisé, telle est la première raison de la révolte contre les réactionnaires.

Qu'il soit transitoire et condamné, telle est la seconde. C'est la raison, non plus du point de vue du motif, ou du moment, mais du point de vue de l'avenir. C'est la raison au sens de la victoire, au-delà de la raison au sens de la légitimité. La révolte est sage parce qu'elle est juste, parce qu'elle est fondée en raison, mais aussi parce que c'est elle qui légifère sur l'avenir. Le marxisme répudie toute conception seulement justificative de la raison. Le prolétariat n'a pas seulement des raisons vraies de se révolter, il a des raisons triomphantes.

« Raison » est ici le carrefour de la légitimité révolutionnaire et de l'optimisme révolutionnaire.

La révolte est allergique à la maxime de la morale de Kant : « Tu dois, donc tu peux. » Kant concluait d'ailleurs qu'un acte ainsi réglé sur le pur devoir n'avait sans doute jamais eu lieu. La morale est une prescription défaite. Mais la révolte ouvrière a bien lieu, et trouve dans le marxisme son lieu de prescription victorieuse. La raison marxiste n'est pas devoir-être, elle est l'affirmation de l'être même, le pouvoir illimité de ce qui se dresse, s'oppose, contredit. Elle est la victoire objective du

refus populaire. Matérialiste, la raison ouvrière dit : « Tu peux, donc tu dois. »

3. Mais « raison » signifie encore autre chose, autre chose qui est la fusion scindée de ses deux premiers sens. « On a raison de se révolter contre les réactionnaires » veut dire cette fois : la révolte peut se renforcer de la conscience de sa propre raison. L'énoncé lui-même « on a raison de se révolter contre les réactionnaires » est à la fois le développement de noyaux de connaissance internes à la révolte elle-même, et le retour dans la révolte de ce développement. La révolte, qui a raison, trouve dans le marxisme de quoi développer cette raison, de quoi assurer sa raison victorieuse.

Ce qui fait que la légitimité de la révolte (premier sens du mot raison) s'articule à sa victoire (deuxième sens du mot raison), c'est une fusion de type nouveau entre la révolte comme pratique toujours là et la forme développée de sa raison. Fusion du marxisme et du mouvement ouvrier réel, c'est cela le troisième sens du mot raison, c'est-à-dire la liaison dialectique, objective et subjective, de ses deux premiers sens.

Nous retrouvons ici le statut dialectique des énoncés marxistes, tous divisés selon le reflet et selon la directive : saisissant, au-delà des causes, la raison de l'énergie de classe, la théorie formule du même coup la règle par quoi la raison peut prévaloir sur la cause, l'ensemble sur le local, la stratégie sur la tactique. La révolte formule sa raison dans la durée pratique ; mais l'énoncé clarifié de cette raison rompt la règle encore répétitive de cette durée.

La révolte s'arme de sa propre raison, au lieu de seulement la

déployer. Elle concentre sa qualité rationnelle : elle organise sa raison, et dispose les instruments de sa victoire.

Savoir qu'on a raison de se révolter contre les réactionnaires, en délivrant la raison (théorique) de cette raison (pratique), permet d'égaliser le subjectif (l'organisation, le projet) à l'objectif (la lutte des classes, la révolte).

« Raison », qui disait la légitimité révolutionnaire et l'optimisme, dit maintenant la conscience, la maîtrise de l'histoire.

C. La raison comme contradiction

« On a raison de se révolter contre les réactionnaires » est bien une phrase qui dit tout du mouvement historique, parce qu'elle en dit l'énergie, le sens et l'instrument. L'énergie, c'est la lutte des classes, rationalité objective interne de la révolte. Le sens, c'est l'inéluctable effondrement du monde de l'exploitation et de l'oppression, c'est la raison communiste.

L'instrument, c'est la direction possible du rapport, dans l'histoire, entre l'énergie et le sens, entre la lutte des classes (qui est toujours et partout le moteur de l'histoire) et le projet du communisme (qui est toujours et partout la valeur mise en avant par la révolte des opprimés).

L'instrument, c'est la raison devenue sujet, c'est le parti.

« On a raison de se révolter contre les réactionnaires » dit le tout, parce qu'il dit la lutte des classes et le primat de la

pratique, le communisme et le dépérissement de l'Etat, le parti et la dictature du prolétariat.

La phrase dit la raison intégrale, c'est-à-dire la raison divisée, selon le subjectif et l'objectif, selon la réalité et le projet, selon le terme et les étapes.

Et voici que cette raison intégrale est contradiction : impossible d'avoir raison seul, et pour soi. On a raison contre les réactionnaires. On a toujours raison contre les réactionnaires, le « contre les réactionnaires » est une condition interne du vrai.

C'est aussi pourquoi la phrase de Mao Tsé-toung résume le marxisme ; elle dit : toute raison contredit. « Les idées vraies surgissent dans la lutte contre les idées fausses », la raison se forge dans la révolte contre la déraison, contre ce que les Chinois appellent invariablement « les absurdités réactionnaires ».

Toute vérité s'affirme dans la destruction du non-sens. Toute vérité est ainsi essentiellement destruction. Tout ce qui uniquement conserve est uniquement faux. Le champ de la connaissance marxiste est toujours un champ de ruines.

La phrase de Mao Tsé-toung nous dit la dialectique : l'essence de classe de la raison comme révolte se tient dans la lutte à mort des contraires. La vérité n'existe que dans un procès de scission.

La théorie des contradictions est tout entière impliquée dans la sagesse historique des révoltés. De là que la dialectique existe depuis toujours, comme les révoltes. La dialectique concentre

philosophiquement la conception du monde des exploités qui se dressent contre le monde existant et veulent son changement radical. C'est pourquoi elle est une tendance philosophique éternelle, qui s'oppose sans relâche à l'oppression métaphysique conservatrice :

« Dans l'histoire de la connaissance humaine, il a toujours existé deux conceptions du développement du monde : l'une est métaphysique, l'autre dialectique ; elles constituent deux conceptions du monde opposées. » (MAO TSÉ-TOUNG, De la contradiction. O. C, t. I.)

Il s'agit toujours de continuer la dialectique, de la continuer contre la métaphysique, ce qui veut dire : donner raison aux révoltés. Aujourd'hui : au vrai marxisme contre le faux.

Aux maoïstes, contre les révisionnistes.

2.A la recherche des principes fondamentaux de la dialectique

Donner raison à la révolte contre les réactionnaires veut philosophiquement dire : réunifier, à chaque étape du processus historique, la pensée des exploités : la pensée dialectique ; rendre vivants et militants les principes de cette unification.

Mais y a-t-il des principes acquis de la dialectique ? Combien ? Lesquels ? Tous les dirigeants prolétariens ont abordé cette question. On va voir qu'ils ne l'ont pas pour autant fermée. Pas plus que la pensée dialectique ne commence, prise qu'elle est dans le mouvement de la révolte, pas plus elle ne finit, ses formulations systématiques les plus avancées n'étant jamais

que les directives philosophiques provisoires des dirigeants du prolétariat.

A. Engels

Toute pensée révolutionnaire est en partie déterminée par ce contre quoi elle se développe. Engels et Marx livrent la première grande bataille idéologique de l'avant-garde ouvrière consciente essentiellement contre toutes les variantes de l'idéalisme petit-bourgeois : les socialismes utopiques ; le fédéralisme proudhonien ; l'anarchisme de Bakounine.

Ce qu'il s'agit pour eux de restituer, en détruisant toutes les impatiences et toutes les rêveries, c'est l'objectivité du mouvement révolutionnaire réel, les bases matérielles de la lutte des classes. De là que dans la contradiction qui spécifie la philosophie du prolétariat - la contradiction matérialisme/dialectique - Engels est le plus souvent conduit à tenir la thèse matérialiste pour l'aspect principal.

Or, à l'époque, et dans l'héritage assumé du combat idéologique de la bourgeoisie révolutionnaire, tout matérialisme doit se prévaloir des sciences de la nature, qui demeurent un instrument privilégié de ruine des constructions religieuses et spiritualistes. Au « socialisme utopique », Engels oppose tout naturellement le « socialisme scientifique ».

Engels est à coup sûr un immense dialecticien. Voyez ses analyses historiques concrètes.

Cependant, dans la présentation générale (philosophique) qu'il fait de la dialectique, il la subordonne étroitement au

matérialisme, et, en dernier ressort, au contenu des sciences de la nature. Ce n'est pas là une déviation, mais une exigence essentielle, historiquement déterminée, de la lutte entre les deux voies dans le mouvement ouvrier.

Pour Engels, l'appropriation de la dialectique par la science est l'objectif essentiel, et cette opération dissout finalement la philosophie dans la science même, n'en laissant subsister qu'un résidu épistémologique :

« Ce n'est que lorsque la science de la nature et de l'histoire aura assimilé la dialectique que tout le bric-à-brac philosophique ? à l'exception de la pure théorie de la pensée ? deviendra superflu et se perdra dans la science positive. » (ENGELS, *Dialectique de la nature*, E. S., 1961, p. 211. Même thème dans le *L. Feuerbach*, avec pour conséquence la fixation du domaine de réalité de la philosophie : les processus intellectuels : « Il ne reste plus dès lors à la philosophie que [...] la doctrine des lois du processus intellectuel lui-même, c'est-à-dire la logique et la dialectique » (O. C, t. III. p. 397). Chose étonnante : cette conséquence d'allure matérialiste rend un son légèrement idéaliste.)

La conséquence principale de cette détermination polémique de la philosophie est que la dialectique n'a pas, chez Engels, la théorie des contradictions comme centre de gravité. Les définitions qu'il en donne sont à cet égard caractéristiques : pour l'opposer à la métaphysique, il en fait la « science des connexions » (*Anti-Duhring*).

Dans le *Ludwig Feuerbach*, il désigne la dialectique comme « la science des lois générales du mouvement ». Tout se passe

comme si Engels privilégiait la théorie des liaisons et des interdépendances sur la théorie des contradictions. Il s'agit pour lui d'établir que la dialectique relève elle aussi de la thèse matérialiste, d'affirmer, y compris contre Hegel, que les lois dialectiques ne relèvent pas du mouvement de l'Idée, mais sont le simple reflet de lois objectives, lois que retrouvent par ailleurs les sciences de la nature et la science de l'histoire.

Cette rectification matérialiste ne peut aboutir qu'à une conception encore restrictive des lois fondamentales de la dialectique. Un des liens entre la philosophie et les révoltes, marqué dans la philosophie même, est le développement inégal de la thèse matérialiste et de la thèse dialectique. Quand l'ennemi principal dans le mouvement ouvrier sera, non pas l'ultra-gauchisme petit-bourgeois, mais l'économisme révisionniste, c'est la thèse dialectique qui connaîtra à son tour le plein essor qu'Engels donne à la seule thèse matérialiste.

De là que, pour nous, la formulation des lois de la dialectique dans La Dialectique de la nature apparaît comme insuffisante. Notre poste d'observation historique nous permet seul cette appréciation.

Quelles sont ces lois ? On sait qu'Engels, dans un texte très connu, en formule trois :

« C'est donc de l'histoire de la nature et de celle de la société humaine que sont abstraites les lois de la dialectique. Elles ne sont précisément rien d'autre que les lois les plus générales de ces deux phases du développement historique, ainsi que de la pensée elle-même. Elles se réduisent pour l'essentiel aux 3 lois suivantes :

- la loi du passage de la quantité à la qualité et inversement ;
- la loi de l'interpénétration des contraires ;
- la loi de la négation de la négation. » (ENGELS, Dialectique de la nature, E. S., p. 69.)

Ce qui frappe, dès l'abord, est l'absence pure et simple du principe dialectique en tant que tel : le primat de la contradiction sur l'identité.

A partir de cette absence, aucune des trois lois ne peut recevoir son plein développement : elles demeurent approximatives. Le caractère asymptotique, approché, de la connaissance l'emporte sur le reflet : trace d'une subordination étroite des thèses dialectiques aux thèses matérialistes.

Mettre en tête la loi du passage de la quantité à la qualité, c'est aborder la question de la dialectique par le petit bout de la lorgnette.

D'abord parce que cette « loi » n'est en fait, comme le remarquent Lénine et Mao Tsé-toung, qu'un cas particulier de ce qui seul est véritablement principe : la loi de l'unité des contraires, et du passage de chaque contraire dans l'autre. Ensuite, parce que l'essence dialectique de cette loi n'est pas la simple affirmation de la réversibilité du passage, mais la notion de rupture qualitative succédant à une accumulation quantitative. Le véritable sens de ce principe réside dans la conception du développement par bonds, et par conséquent

dans l'a théorie du caractère périodisé du processus dialectique. Dans le simple énoncé de sa loi, Engels laisse échapper ce qui en fait une arme contre l'évolutionnisme et la représentation linéaire du développement des choses. De ce qui est théorie des périodes et des étapes, des ruptures qualitatives, il fait une simple loi de conversion.

De la loi dite « de la négation de la négation », Mao Tsé-toung aurait dit dans un texte qui lui est attribué par Stuart Schram qu'il n'existait absolument rien de pareil.

(Mao Tsé-toung *Unrehearsed*, Ed. Penguin Books, 1974. Nous traduisons ici le principal passage qui nous intéresse : « Engels a parlé de trois catégories, mais en ce qui me concerne, il y a deux de ces catégories en lesquelles je ne crois pas. L'unité des contraires est la loi la plus fondamentale.

La transformation de la qualité en quantité, et inversement, n'est rien d'autre que l'unité de la qualité et de la quantité considérées comme des contraires. Quant à la négation de la négation, cela n'existe pas du tout. La juxtaposition sur le même plan de la transformation de la qualité en quantité et inversement, de la négation de la négation, et de la loi de l'unité des contraires, c'est du « triplisme », ce n'est pas du monisme [...] ; il n'existe rien de tel que la négation de la négation. Affirmation, négation, affirmation, négation [...] dans le développement des choses : chaque maillon dans la chaîne des événements est à la fois affirmation et négation [...]. »

Il va de soi que nous ne prenons, pour l'instant, position ni sur l'authenticité, ni sur l'exactitude de ces « inédits de Mao Tsé-toung ». Toutefois la cohérence de ce passage avec les « 5

essais philosophiques » bien connus ne fait à notre avis aucun doute.)

De fait, on peut à la rigueur dire que la révolution prolétarienne est la négation de la société bourgeoise, encore que, la lutte des classes continuant sous dictature du prolétariat, c'est plutôt sur le développement du procès de scission interne de la société bourgeoise, sur le processus ininterrompu par étapes de la contradiction bourgeoisie / prolétariat qu'il faudrait mettre l'accent. Le concept de négation lui-même, lourdement marqué par la formulation idéaliste (hégélienne) de la dialectique, n'est qu'une abréviation commode.

Mais dire, par exemple, que la révolution prolétarienne est la négation de la négation de la féodalité, est proprement incompréhensible, surtout si l'on admet le seul sens déterminé de « négation de la négation », c'est-à-dire le sens hégélien : cela reviendrait à affirmer que, par la médiation de la négativité bourgeoise, le prolétariat produit le concept complet de l'ordre féodal, que la dictature du prolétariat est l'essence en soi et pour soi de cet ordre !

Si l'on examine de près l'usage fait par Marx de la catégorie « négation de la négation », on s'aperçoit du reste qu'il s'agit seulement de désigner le processus contradictoire d'accumulation, dans une phase donnée, des conditions objectives du passage nécessaire à la phase suivante. Autrement dit : ce que le mouvement d'une contradiction détruit prépare la scission du terme destructeur lui-même. Voyons ce passage caractéristique :

« L'appropriation capitaliste, conforme au mode de production

capitaliste, constitue la première négation de cette propriété privée qui n'est que le corollaire du travail indépendant et individuel. Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature.

C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée du travailleur, mais sa propriété individuelle, fondée sur les acquêts de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol. » (MARX, *Le Capital*, O. C, t. II, p. 152.)

« Négation de la négation » veut seulement dire qu'en anéantissant, par la concentration du capital, la propriété du travailleur indépendant, la bourgeoisie rend nécessaire et objectivement possible la suppression par le prolétariat de toute propriété privée.

Au lieu en effet que celle-ci soit dispersée dans une grande masse laborieuse, elle est concentrée dans les mains de quelques capitalistes. Autrement dit : la contradiction qui oppose l'accumulation capitaliste à la petite propriété privée déblaie le terrain pour la nouvelle contradiction : celle qui oppose le prolétariat à la propriété capitaliste elle-même. La « négation de la négation » n'est pas une loi. Elle n'est qu'une expression abrégée désignant l'articulation historique de deux processus contradictoires.

Reste donc la loi de l'interpénétration des contraires comme seule loi dialectique véritable. Encore la formulation d'Engels met-elle l'accent davantage sur l'action réciproque que sur l'antagonisme.

On peut même se demander si l'extension considérable de la loi d'interaction ne fait pas perdre de vue que le moteur des processus, leur véritable cause interne, est la contradiction. Il y a chez Engels une volonté opiniâtre et justifiée d'en finir avec toute formulation métaphysique du principe de causalité. La séparation de la cause et de l'effet comme entités fermées interdit en effet de saisir les phénomènes d'interversion et d'effet en retour.

L'économisme de la IIe internationale, subordonnant toute action révolutionnaire dans la superstructure (et en particulier en ce qui concerne l'Etat) à la « maturation » des conditions économiques objectives, exigeait un combat philosophique contre la conception antidialectique du déterminisme. La séparation et l'ordre immuable de la cause et de l'effet fonctionnent comme reflets « théoriques » de l'opportunisme le plus grossier.

Cependant, Engels suit peut-être sa pente un peu loin :

« Ce qui manque à tous ces messieurs, c'est la dialectique. Ils ne voient qu'ici cause, là effet. Ils ne voient pas que c'est là une froide abstraction, que de pareilles oppositions polaires, métaphysiques, n'existent dans le monde réel que pendant les crises ; que le vaste développement tout entier se poursuit dans la forme de l'action réciproque (encore que les forces soient inégales, dont le mouvement économique est le plus puissant, le plus originel, le plus décisif) ; qu'il n'y a là rien d'absolu, tout est relatif. Pour eux, Hegel n'a pas existé. » (ENGELS, Lettre à Conrad Schmidt. Octobre 1890, O. C, t. III, p. 520.)

Convoquer Hegel et la dialectique est toujours indispensable quand un révisionnisme d'allure scientifique s'installe. Mais enfin, la restriction des « oppositions polaires » aux seuls moments de crise ne laisse qu'un champ étroit à la pensée de la contradiction.

Disons que la définition de la dialectique laisse ici ouvert le risque, dans l'unité des contraires, et sous couvert d'action réciproque, d'un privilège conciliateur de l'unité sur la contrariété. Et puis, contrairement à ce que dit Engels, il y a de l'absolu, Lénine et Mao Tsé-toung le diront avec force. C'est la lutte, précisément qui est absolue, seule l'unité est relative.

Finalement, les trois « lois » d'Engels figurent un affaiblissement du principe de contradiction, et c'est au prix de cet affaiblissement qu'Engels parvient à prendre appui principalement sur les sciences de la nature pour illustrer sa polémique. De là que, dans d'autres circonstances historiques, toute une race de dogmatiques s'alimentent à ces trois « lois ».

La lutte des classes continue, la dialectique continue. Engels aujourd'hui ne peut nous suffire. Engels doit être développé.

B. Staline

Staline est le dirigeant du premier Etat de dictature du prolétariat. Sa vision du mouvement réel d'un tel Etat est largement fondée sur l'exigence d'un développement concentré et accéléré des forces productives, avec comme noyau l'industrie lourde. Pour ce faire, il faut briser tous les obstacles, au besoin, et de plus en plus, par la terreur. Il faut mener une lutte de classe volontaire, étatique, violente.

La principale intervention de Staline sur la question de la dialectique se trouve dans le texte : « Le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique. » Ce texte est de 1938 : au lendemain de l'épuration terroriste des oppositions dans le parti, à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Là encore, les circonstances, les choix de ligne et l'adversaire dictent des limitations : l'importance accordée à l'accumulation industrielle privilégie le quantitatif comme promesse du bond qualitatif ; l'encerclement impérialiste, l'obsession de la subversion étrangère trouvent leur reflet dans l'interdépendance de tous les phénomènes. Le gigantesque espoir marqué d'un volontarisme violent, qui caractérise Staline, s'avère dans la conviction que ce qui se développe vaincra nécessairement.

Tout cela marque une fois de plus la théorie des contradictions d'une sorte de raideur tranchée, et d'un privilège latent du matérialisme évolutif, de ce qu'on pourrait appeler le matérialisme dynamique, sur la théorie de la scission interne et du développement par séquences conflictuelles.

Staline propose, quant à lui, quatre principes, qu'il appelle « les traits fondamentaux de la méthode dialectique marxiste » :

1. L'interdépendance générale de tous les phénomènes. C'est ce qu'on pourrait appeler la loi de totalité.
2. Le principe de mouvement : « Selon la méthode dialectique, il n'y a d'invincible que ce qui naît et se développe. »
3. La transformation de la quantité en qualité, clairement

conçue cette fois comme dialectique d'une accumulation quantitative graduelle et de ruptures qualitatives soudaines, faisant passer d'un état à un autre.

4. La loi des contraires, conçue comme « contenu interne du processus de développement ». (STALINE, « Le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique », Les Questions du léninisme, Norman Bethune, t. II, p. 785.)

L'énoncé des quatre lois de Staline représente à coup sûr, à nos yeux (c'est-à-dire du point de vue de nos besoins politiques), une amélioration notable sur celui des trois lois d'Engels. On constate avec satisfaction que disparaît la négation de la négation. La loi de la conversion de la quantité en qualité est formulée de façon plus rigoureuse ; le principe de contradiction est bien posé comme loi interne des processus.

Cela étant, ces quatre lois constituent un ensemble hétérogène, qui là encore n'est pas clairement subordonné à l'affirmation du primat de la contradiction sur l'identité. En outre, la promotion du principe de totalité peut fort bien fonctionner comme le point d'appui d'une infiltration métaphysique. Staline, comme Engels, accentue en effet l'importance de l'idée de corrélation par rapport à l'idée de scission.

En outre, aucune cohérence véritable n'est instituée entre le principe 1 (interdépendance générale) et le principe 2 (primat des forces ascendantes). Comment l'action réciproque se trouve-t-elle à son tour déterminée par l'action des forces qui sont porteuses du nouveau ? Chez Staline, la question de la structure (combinaison des termes d'un processus) reste séparée de celle de la tendance (action déterminante du terme principal

de la contradiction). Reflet de ce que l'avenir communiste n'est pas clairement pensé à l'intérieur même du mouvement contradictoire sur quoi se règle un présent prolétarien et dictatorial. Il n'y a pas, dans la forte pensée de Staline, de quoi s'emparer de la lutte entre les deux voies. En ce sens, la formulation stalinienne répète l'affaiblissement du principe de contradiction que nous avons repéré dans celle d'Engels.

C. Lénine

Dans ses notes sur La Science de la logique de Hegel, Lénine, commentant le chapitre sur l'Idée absolue, entreprend d'énumérer ce qu'il appelle les « éléments de la dialectique ». De toute évidence, cette liste vise à une clarification analytique d'un chapitre passablement complexe de Hegel. Elle ne représente pas un dispositif théorique cohérent.

Lénine dénombre seize éléments, mais il indique lui-même qu'ils n'ont pas tous le même statut. Critiquant implicitement Engels, il note par exemple que le point 16 (passage de la quantité en qualité) n'est qu'un exemple du point 9 (passage de chaque détermination en une détermination contraire). D'autres points sont en substance identiques.

Ainsi le point 14 (retour apparent à l'ancien) a-t-il déjà son contenu réel dans le point 13 (répétition à un stade supérieur de certains traits du stade inférieur). (C'est ce retour apparent à l'ancien que Lénine appelle négation de la négation. A notre avis cette désignation est équivoque : le retour apparent à l'ancien est effectivement une loi du développement historique, celle que les Chinois appellent M loi du développement en spirale. On expliquera ailleurs ce qu'il faut entendre par là.

Disons tout de suite que cela n'a rien a voir avec la négation de la négation.)

Finalement, on peut regrouper les seize éléments de Lénine de la façon suivante :

1. La thèse matérialiste quant au processus de connaissance :

- « objectivité de l'examen » (point 1) ;

(caractère d'approximation infinie du procès de connaissance (points 10, 11, 12).

On remarquera que ces deux caractéristiques renvoient, pour la première à la métaphore du reflet, pour la seconde à la métaphore de l'asymptote. La connaissance matérialiste est à la fois reflet du mouvement réel et approximation tendancielle de ce mouvement. A la fois elle le redouble, et elle tend, sans jamais y parvenir, à s'identifier à lui. La connaissance est une image en mouvement.

Considérée comme processus matériel, elle est divisée, selon son exactitude (reflet, caractère absolu de la connaissance) et selon son inexactitude (tendance, caractère relatif de la connaissance). Cette division a pour loi interne asymptotique de se résorber dans l'unité. Mais deux ne fusionnent jamais en un, l'image en mouvement reste divisée d'avec son objet. Lénine rappelle ici les grandes thèses de Matérialisme et Empirio-criticisme. (« Que la vérité absolue résulte de la somme des vérités relatives en voie de développement ; que les vérités relatives soient des reflets relativement exacts d'un objet

indépendant de l'humanité ; que ces reflets deviennent de plus en plus exacts ; que chaque vérité scientifique contienne en dépit de sa relativité un élément de vérité absolue, - toutes ces propositions évidentes pour quiconque a réfléchi à l'Anti-Dühring d'Engels sent de l'hébreu pour la théorie "contemporaine" de la connaissance.» (LÉNINE, Matérialisme et Empiriocriticisme, Editions de Moscou, 1952, p. 359.)

C'est en ce point que se nouent, dans la théorie de la connaissance, le matérialisme et la dialectique : la connaissance est processus-reflet (voir le fascicule Matérialisme et Idéalisme.)

2. La thèse de l'interdépendance générale :

- « ensemble des rapports multiples et divers des choses aux autres » (point 2) ;
- « chaque chose est liée à chaque autre » (point 8).

3 La thèse du mouvement général (point 3).

4. La thèse de la contradiction comme essence interne des phénomènes :

- « tendance intérieurement contradictoire dans la chose » (point 4) ;
- « la chose comme [...] unité des contraires », et « la lutte de ces contraires » ;
- « le passage de chaque détermination, qualité, trait, aspect, propriété, en chaque autre (en son contraire ?) » (point 9).

5. La thèse du développement en spirale (points 13, 14)

Les thèses restantes ne sont en fait, comme le dit

Lénine lui-même, que des exemples de la thèse sur la contradiction, appliquée successivement à l'analyse et la synthèse (point 7), la forme et le contenu (point 15), la quantité et la qualité (point 16). Si Ton met de côté le rappel des thèses proprement matérialistes (points 1, 10, 11, 12), on obtient donc finalement quatre principes de la dialectique :

- 1) Interdépendance (principe de totalité).
- 2) Toute réalité est mouvement, processus.
- 3) La contradiction est l'essence des processus.
- 4) Le développement en spirale. (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 209 et s.)

Ces quatre principes ne sont ni ceux d'Engels, ni ceux de Staline. Ils sont à l'évidence regroupés autour de ce que Lénine dégage comme étant l'apport décisif de Hegel : la conception du réel comme mouvement des contradictions. Au demeurant, après cette énumération analytique qui n'est pas véritablement mise en ordre, Lénine en vient à l'énoncé d'un principe unique, qu'il encadre pour en faire mieux ressortir l'importance :

« On peut définir brièvement la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là, on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un

développement. » (Ibid.)

Dans le fragment de 1915 « sur la question de la dialectique », Lénine reprend avec force cette idée, et la formule cette fois non plus sous l'angle de l'unité des contraires, mais, plus radicalement, sous celui de la scission de l'unité :

« Le dédoublement de l'un et la connaissance de ses parties contradictoires [...] est le fond (une des « essences », une des particularités ou marques fondamentales, sinon la fondamentale) de la dialectique. » (Ibid.)

Dans la conjoncture de la guerre mondiale, révolté par l'union sacrée, la collaboration de classe sous la houlette des impérialistes, la faillite de la IIe Internationale, Lénine s'empare de la dialectique comme pensée de la disjonction, de l'antagonisme. Il formule pour la première fois ce qui est la matrice véritable de la dialectique révolutionnaire, le principe « un se divise en deux ».

Il y a là véritablement une préparation philosophique à la scission du mouvement ouvrier, à la nécessaire critique destructrice de la IIe Internationale. C'est le déchaînement inéluctable, à l'épreuve de la guerre mondiale, de la lutte entre les deux voies, qui est le fondement historique d'une avancée décisive de la pensée dialectique.

De la même façon, la lutte du Parti communiste chinois contre le révisionnisme de P. U. R. S. S. s'est-elle reflétée, en Chine même, dans d'intenses polémiques philosophiques opposant le principe léniniste « un se divise en deux » à la thèse révisionniste capitularde, et de « coexistence pacifique » sans

principe, dont le concentré philosophique allait à prétendre que la maxime dialectique essentielle était la « loi » : deux fusionnent en un.

On voit ici clairement que seules les fureurs de l'histoire sont à l'œuvre de façon créatrice dans le mouvement de la connaissance. Non seulement Lénine dépasse et critique la formulation limitée d'Engels, non seulement il place la contradiction au centre de toute intelligence du réel, mais il n'hésite pas à pousser au plus loin le primat de la contradiction sur l'identité :

« L'unité (coïncidence, identité, équivalence) des contraires est conditionnelle, temporaire, transitoire, relative. La lutte entre contraires s'excluant mutuellement est absolue, comme sont absolus le développement et le mouvement. » (Ibid.)

La lutte est le seul principe absolu de la pensée dialectique : voilà l'essence de la dialectique comme philosophie révoltée.

Le problème que Lénine lègue à ses successeurs est le suivant : comment articuler les principes de la dialectique à partir de cette révolte, à partir de l'énoncé unique qui en concentre tous les aspects, et qui est la loi de l'unité des contraires ?

Accomplir cette tâche, c'est donner les « explications » et le « développement » qui, d'après Lénine, permettent de saisir « le noyau de la dialectique » contenu dans le seul principe de l'unité des contraires. S'en tenir fermement à l'unité des contraires, c'est-à-dire au principe « un se divise en deux », comme concentré axiomatique de la théorie des contradictions, et développer à partir de là l'enchaînement des thèses

subordonnées, telle est la directive philosophique de Lénine.

3. De la contradiction

Dès la première phrase de De la contradiction, Mao Tsé-toung reprend l'idée léniniste d'un principe fondamental unique de la dialectique matérialiste :

« La loi de la contradiction inhérente aux choses, aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste. »

Mao Tsé-toung présente explicitement les questions traitées dans son essai comme le développement d'un « vaste cercle de problèmes » entièrement subordonné à l'étude et à la clarification du principe fondamental unique : « L'unité des contraires. » La méthode d'exposition suivie par Mao Tsé-toung va du général au particulier, c'est-à-dire du caractère universel de la loi de la contradiction, aux catégories qui permettent d'analyser le mouvement d'une contradiction particulière (aspect principal de la contradiction, place de l'antagonisme dans la contradiction).

Du point de vue qui nous intéresse, et qui est la reconstruction ordonnée des thèses dialectiques, on peut considérer que Mao Tsé-toung investit le principe unique de l'unité des contraires dans cinq thèses dialectiques essentielles.

Ces cinq thèses sont :

1. Toute réalité est processus.

2. Tout processus se ramène, en dernier ressort, à un système de contradictions.

3. Dans un processus (c'est-à-dire un système de contradictions), il y a toujours une contradiction qui est principale.

4. Toute contradiction est dissymétrique : autrement dit, un des termes de la contradiction est toujours dominant sur le mouvement d'ensemble de la contradiction elle-même. C'est la théorie de l'aspect principal de la contradiction.

5. Il existe des contradictions de type différent dont la résolution relève de processus différents. La principale distinction à faire en la matière est celle des contradictions antagonistes et des contradictions non antagonistes.

Mao Tsé-toung accomplit donc le programme fixé par Lénine : développer le « noyau de la dialectique », c'est-à-dire l'axiome : un se divise en deux. Ce développement est la synthèse philosophique de la révolte marxiste-léniniste

- contre le dogmatisme,

- contre le révisionnisme.

Les conditions historiques de la révolution chinoise exigeaient des apports créateurs au marxisme-léninisme. L'échec des insurrections urbaines en 1925-1927, puis l'évacuation forcée des bases du Kiangsi et la Longue Marche montraient que les enseignements théoriques de la révolution d'Octobre ne pouvaient suffire à formuler et à appliquer une ligne acceptable

sur la question de la prise du pouvoir en Chine. Encore fallait-il détruire, au sein même du parti, les tenants dogmatiques du passé, tout spécialement en ce qui concerne le processus de la guerre révolutionnaire.

Les questions militaires ont en effet joué un rôle décisif dans l'approfondissement des questions philosophiques. On sait que Staline, généralisant les lois particulières de l'insurrection urbaine dégagées par Lénine, soutenait la doctrine militaire de l'offensive à outrance, et méprisait la thèse, formulée par Clausewitz, de la supériorité stratégique de la défensive.

De la même façon, tout un courant du Parti communiste chinois soutenait, dans les années 1925-1930, la voie de l'offensive contre les villes, ou celle de la défense sur place, sans aucun recul, des zones libérées.

Certes, la loi de l'offensive à outrance, de l'impossibilité d'une pause, est appropriée à l'insurrection : la Commune l'avait historiquement démontré par la négative, Octobre par la victoire. Mais les lois de l'insurrection concernent un phénomène de rupture ponctuelle obtenue par une cumulation extrêmement rapide des forces. Elles sont très éloignées du processus de la guerre, qui embrasse dialectiquement de vastes calculs sur le temps et l'espace.

Il est caractéristique de retrouver dans Mao des développements considérables sur la défensive stratégique, développements où s'investit une dialectique serrée de la disposition temporelle des forces antagonistes. Précisément, une des cibles de la brochure *Les Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire*, c'est l'imitation servile des doctrines

militaires soviétiques :

« D'autres ont un point de vue également erroné, et que nous avons également réfuté depuis longtemps. Ils disent [...] qu'il suffit d'agir conformément aux lois qui ont présidé à la conduite de la guerre civile en Union soviétique et de suivre les manuels militaires publiés par les institutions militaires de ce pays. Ils ne comprennent pas que ces lois et ces manuels reflètent le caractère spécifique de la guerre civile en Union soviétique et que les appliquer tels quels, sans y apporter aucune modification, reviendra une fois de plus à "se rogner le pied pour l'adapter à la chaussure", et nous conduira aussi à la défaite. » (MAO TSÉ-TOUNG, Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire, O. C., t. I.)

La guerre et la philosophie ont des liens particuliers, depuis toujours. A Parrière-plan de la lutte idéologique sur les problèmes militaires, on pourrait bien retrouver ce grief que, paraît-il, Mao Tsé-toung formule contre Staline : d'avoir été un mauvais dialecticien, et d'avoir trop peu étudié la philosophie allemande. Mao Tsé-toung et le P. C. C. n'ont pu forger les éléments positifs d'une orientation nouvelle qu'au prix de luttes idéologiques impitoyables (contre Chen Tu Xiu, contre Li Li San, contre Wang Ming, etc.).

La division du parti lui-même a mis au premier plan le concept de lutte entre les deux voies comme principe moteur de l'intelligence des phénomènes politiques. D'où l'importance extrême de la systématisation dialectique.

Dans la période même de l'édification du socialisme, cet aspect des choses s'est trouvé plutôt renforcé : le point clef était le

bilan de la restauration du capitalisme en U. R. S. S. Ce bilan prouvait que la voie choisie par Staline ne pouvait servir d'exemple, puisqu'elle n'avait pu prévenir le coup d'Etat bourgeois de Khrouchtchev. Là encore, il fallait engager le combat contre les passésistes, et mettre au cœur des problèmes de ligne, non le développement des forces productives, mais la lutte des classes sous dictature du prolétariat. Non l'unité positive de l'infrastructure, mais la scission de la superstructure, et du parti lui-même, en voie prolétaire et voie bourgeoise.

Des Monts Tsinkiang à la Révolution culturelle, la pensée de Mao Tsé-toung se formule comme contre-courant, comme travail de la division. De là qu'elle déploie de façon de plus en plus ajustée les conséquences du principe de Punité des contraires. Pensée rebelle par excellence, pensée révoltée de la révolte : pensée dialectique.

Les cinq principes, qui s'enchaînent les uns aux autres comme pour s'enfoncer vers le centre des antagonismes, figurent bien la connaissance révolutionnaire, mouvement vers l'action, prise de parti fracturant l'unité existante pour, selon l'énergie de ce qui se scinde, s'emparer victorieusement de l'unité à venir.

Parcourons ce chemin.

A. Premier principe : toute réalité est processus

Ce principe est en apparence d'une grande simplicité. Il désigne le réel comme mouvement, il affirme que la nature interne des choses, leur essence, n'est rien d'autre que la loi de leur transformation. Ce principe s'inscrit dans ce qu'on pourrait

appeler la filiation héraclitéenne de la dialectique : « Tout change. » Ici s'anime dans la pensée la révolte contre la morne sagesse de soumission de l'Ecclésiaste. Au « rien de nouveau sous le soleil », il oppose le soleil rouge insurgé toujours nouveau, sous l'emblème de quoi l'espoir affirmatif illimité des producteurs rebelles engendre les ruptures.

Cependant, ce principe simple et violent est un principe menacé, constamment à reconquérir dans une lutte de classes acharnée, car c'est lui qui trace la ligne de démarcation principale avec la tendance antagoniste : la tendance métaphysique. L'essence de ce principe revient en effet à affirmer qu'un état donné de la réalité est par principe transitoire, autrement dit que la loi des choses n'est jamais l'équilibre, ni la structure, mais au contraire la rupture de tout équilibre et, par conséquent, l'inéluctable développement de la destruction de l'état des choses existant.

Telle est la portée proprement révolutionnaire de ce premier principe : il prend position d'un point de vue qui ne peut jamais être celui de la conservation. En un sens, il répudie tout objectivisme : ce qui se donne à un moment comme réalité n'est en son fond que le mouvement par quoi cette réalité se défait et se change en une autre. A proprement parler, le réel ne relève pas de la catégorie de l'objet. L'objet en effet est ce qui se donne à connaître comme état ou comme figure. Or tout état ou figure a pour contenu le procès ininterrompu de sa métamorphose.

En ce sens, l'objet s'oppose au processus, comme la métaphysique à la dialectique. La métaphysique, qui est, en dernier ressort, théorie de l'identité, est animée par un puissant

mouvement conservateur. Elle est une entreprise de gardiennage d'un état de la réalité. Elle est une prise de position de classe défensive, qui se cramponne aux apparences pour masquer le mouvement essentiel, par quoi la réalité, dont elle est la sentinelle, ne cesse de lui échapper.

Marx a d'emblée affirmé que telle était la vocation immédiatement politique de la dialectique : prendre le parti de la destruction contre le gardiennage métaphysique : « Sous son aspect rationnel, la dialectique est un scandale et une abomination pour les classes dirigeantes et leurs idéologues doctrinaires parce que, dans la conception positive des choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire ; parce que, saisissant le mouvement même dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui en imposer parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. » (MARX, Postface à la 2^e édition allemande du 1^{er} livre du « Capital », O. C, t. II, p. 99.)

La portée critique du premier principe de la dialectique doit à son tour être défendue contre la pression exercée par la métaphysique réactionnaire. Le révisionnisme philosophique consiste précisément à reconnaître en apparence que toute réalité est processus, mais à fixer un concept du processus qui revient à faire, des lois de transformation qui le règlent, des invariants métaphysiques de type nouveau.

Dans Hegel, déjà, la reconnaissance, saluée par Lénine, du principe « le réel est processus » se divise en deux sous le poids de l'idéalisme dominant. Pour Hegel, en effet, le processus est toujours développement d'un terme simple, en sorte que les

figures de transition ne sont pas réellement détruites, mais parcourues et reparcourues dans un mouvement circulaire, qui ne les abandonne que pour les conserver dans une identité de type supérieur.

Hegel se propose d'engendrer la nécessité du mouvement à partir d'un geste initial indécomposable. Il en résulte que la métaphysique travaille chez lui du dedans la dialectique, créant ainsi des ruptures et des inconséquences qui constituent, dans son œuvre même, une véritable symptomatologie de la lutte des tendances. (Nous montrerons dans notre fascicule sur la dialectique hégélienne que la lecture marxiste de Hegel est essentiellement une lecture divisée : elle repère dans les ruptures et les inconséquences du processus dialectique le conflit des tendances matérialistes et idéalistes.

C'est du reste ce que dit Engels : « [...] bien que Hegel eût considéré mainte relation particulière avec tant de justesse et de génie, les raisons indiquées rendaient inévitable que le détail aussi tourne souvent au ravaudage, à l'artifice, à la construction, bref, à la perversion du vrai » (ENGELS, Socialisme utopique et Socialisme scientifique, O. C., t. III, P. 136.)

C'est que l'idée du commencement simple est un présupposé typiquement métaphysique, c'est-à-dire conservateur. La trace, dans la philosophie marxiste-léniniste-maoïste, du primat de la pratique, c'est que la théorie par elle-même ne commence jamais rien.

Il ne peut y avoir de degré zéro du théorique : le mouvement de la connaissance a toujours déjà commencé, puisqu'il inclut la

pratique comme un de ses termes. Or la pratique, qui est la réalité immédiate, se présuppose constamment elle-même. C'est ce que remarque fort bien Lénine :

« Dans la nature et dans la vie, il y a des mouvements "vers le néant". Seulement "venant du néant", sans doute, il n'y en a pas. Toujours partant de quelque chose. » (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 127.)

Non seulement tout est processus, mais a) tout processus s'enchaîne à d'autres, et b) toute connaissance d'un processus, en tant que moment de son développement, a toujours déjà commencé.

Nier cela, c'est :

- ou bien être, comme Hegel, franchement idéaliste : la connaissance commence, parce que l'Idée engendre le réel comme Tout ;

- ou bien postuler qu'il existe un point d'appui absolu, une mise en suspens équilibrée du processus réel, où la théorie trouve une origine objective immobile, et peut donc s'extraire du déjà-là d'un processus en cours. Dès lors la théorie n'est rien d'autre que la gardienne de cet équilibre postulé : fonction conservatrice de la métaphysique.

Si l'on considère maintenant l'insistance mise par Althusser et D. Lecourt à formuler le principe dialectique du mouvement comme « processus sans sujet ni fin », on verra qu'elle engage une sophistique restrictive, et le choix d'un camp. Cet objectivisme intégral masque que tout changement opère du

point de vue des forces antagonistes qui en constituent l'essence contradictoire. Il revient à séparer la thèse du mouvement de celle selon quoi un des termes de la contradiction, et non les deux, est porteur de la raison du processus, c'est-à-dire de son avenir.

Althusser se livre à cet égard à un inquiétant trafic, mélange de silences calculés et de substitutions incongrues, sur les Cahiers philosophiques de Lénine. Il part de la constatation judicieuse que Lénine répudie toute la problématique de l'Origine absolue, du primat de l'automouvement de l'Idée, etc. Nous sommes bien d'accord pour dire que le concept spéculatif de Commencement - dont Hegel fait lui-même une critique partagée et inaboutie - sert à suturer la dialectique à l'idéalisme. Ce lien doit être rompu, et il est vrai que Hegel oscille entre sa rupture (locale, dans des séquences dialectiques) et son maintien (global, dans le Système).

Ce qui, selon Althusser, fascine Lénine dans le chapitre de la Logique sur l'Idée absolue, c'est, dans la ruine de l'Origine, l'identification de l'Absolu à la méthode dialectique, c'est-à-dire au processus. Cela n'est pas inexact : il y a, dans Hegel, de quoi alimenter notre premier principe (toute réalité est processus).

Mais voici le dérapage : que le processus (c'est-à-dire la réalité comme mouvement) soit le seul absolu signifie, pour Althusser, que Lénine trouve dans Hegel « la confirmation qu'il faut bel et bien [...] supprimer toute origine et tout sujet et dire : ce qui est absolu, c'est le processus sans sujet ». (L. ALTHUSSER, Lénine devant Hegel, Maspero, p. 88.)

Que vient faire ici la catégorie althussérienne du processus sans

sujet ? Lénine ne souffle mot de la question du sujet dans son commentaire sur l'Idée absolue. Mieux même : quand il aborde - ailleurs - les chapitres que Hegel consacre à la catégorie du sujet, Lénine n'entreprend d'aucune manière de « supprimer tout sujet ». Ce qui l'intéresse, c'est de saisir la dialectique, le mouvement contradictoire, du subjectif et de l'objectif. Pour Lénine, il s'agit de prendre appui sur Hegel pour en finir avec l'unilatéralité des catégories de sujet et d'objet, dès lors qu'on les sépare (opération métaphysique) ou qu'on annule l'une d'entre elle (idéisme absolu ou matérialisme mécaniste).

« Très bon, le paragraphe 225 de l'Encyclopédie où la "connaissance" ("théorique") et la "volonté", Inactivité pratique", sont représentées comme deux aspects, deux méthodes, deux moyens de la suppression de l'unilatéralité" tant de l'objectivité que de la subjectivité. » (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 198.)

Dès lors, le problème de Lénine ne saurait être de « supprimer » le sujet, retombée régressive dans l'unilatéralité de l'objectif. Le problème est de réfléchir à la fois la scission et l'action réciproque des deux catégories (sujet et objet) dans le mouvement général d'un processus, sans exclure que le facteur subjectif puisse être la clef de ce mouvement. Programme que Lénine formule ainsi, au plus près de Hegel :

« Si Ton considère le rapport du sujet à l'objet dans la logique, il faut prendre aussi en considération les prémisses universelles de l'être du sujet concret (= vie de l'homme) dans la situation objective. » (Ibid., p. 192.)

Toute l'opération althussérienne revient à poser l'équation :

Origine = Dieu = Sujet, et à conclure triomphalement que, supprimant l'Origine et Dieu, Lénine construit, après Hegel, le concept de processus sans sujet.

Mais Althusser ne fait ici que prêter généreusement à Lénine sa propre myopie dialectique. L'Origine (le Constituant, le Transcendantal...) ne sont pas le Sujet, mais ses prédicats idéalistes. De ce que l'Origine ou Dieu soient à supprimer, ce qu'un matérialiste élémentaire exige en effet, il résulte seulement que le concept de sujet se divise, en sa formulation idéaliste, accolée de force à des notions idéologiques de provenance religieuse ou juridique, et sa formulation matérialiste en termes de processus. De processus avec sujet.

Rien n'est plus frappant que l'obstination d'Althusser à réduire le rapport Lénine-Hegel à des contenus négatifs, à deux contenus négatifs foncièrement appariés : la critique de Kant et la critique de la catégorie de sujet. (D. Lecourt, en bon disciple, souligne et aggrave cette obstination : « Ce qu'il [Lénine] retient, en effet, dans ses notes, ce sont essentiellement - sinon exclusivement - les passages où Hegel critique la philosophie de Kant » (D. LECOURT, Une disé et son enjeu, Maspero, p. 51). On ne saurait dire plus fortement des choses si fortement inexactes.)

Or, à s'en tenir aux notes sur l'Idée absolue, ce sont deux idées résolument positives qui passionnent Lénine, idées sur lesquelles - ce qui est en vérité scandaleux - Althusser ne dit rigoureusement rien. Ces deux idées sont :

- L'unité dialectique de la théorie et de la pratique, l'inclusion de la pratique dans le mouvement de la connaissance, le

« critère de la pratique » comme seul critère de la vérité.

- L'unité des contraires comme « noyau de la dialectique ».

Ce sont là deux idées dialectiques. Les réduire à la platitude négative de l'évidence matérialiste : il n'y a ni Origine ni Dieu, est une mutilation. Y voir l'exclusion du sujet est une falsification : car la corrélation de ces deux idées, nous l'avons vu dans le texte même de Lénine, n'est précisément investie que dans le procès contradictoire de l'objectif et du subjectif.

La connaissance révolutionnaire - telle que Lénine en voit la « semence » dans Hegel -, c'est ce qui à la fois inclut dans son mouvement la pratique de classe, la révolte, et y retourne pour en organiser la victoire consciente. C'est une médiation dialectique centralisée entre le processus objectif de la lutte des classes et la pratique subjective, dirigée en termes de projet, de la révolution prolétarienne.

La terminologie « subjective » de Hegel demeure appropriée à désigner ce parcours : de l'en-soi au pour-soi. Ces catégories du pour-soi et de l'en-soi, inintelligibles dans le « processus sans sujet » d'Althusser, Lénine en salue « la justesse et l'exactitude extrêmes ». (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 193.)

Aujourd'hui encore, Enver Hoxha ne voit pas de meilleurs concepts pour cadrer la question des rapports entre les conditions objectives de la pratique ouvrière et sa fin révolutionnaire :

« Il a été désormais historiquement démontré que, sans son parti, la classe ouvrière, quelles que soient les conditions dans

lesquelles elle vit et agit, ne peut acquérir d'elle-même une conscience de classe. Ce qui transforme la classe ouvrière de "classe en soi" en "classe pour soi", c'est le parti. » (Enver HOXHA, Rapport au 6e Congrès du P. T. A., Editions « Naïm Frashëri », p. 234.)

Dans le processus général de la libération de l'humanité, les classes exploitées sont invariablement le sujet de l'histoire, puisque ce sont les masses qui font cette histoire. S'il n'y a ni Dieu, ni Origine, il y a bel et bien sujet créateur :

« Le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle. » (MAO TSE-TOUNG Du gouvernement de coalition, O. C.,t. III.)

Mais les esclaves et les serfs sont encore des sujets objectifs, des sujets partiellement non divisés (sinon embryonnairement, utopiquement) en sujet en soi et sujet pour soi. Le prolétariat parvient à l'appropriation subjective de son rôle de sujet à travers la fusion du marxisme et du mouvement ouvrier réel, c'est-à-dire la corrélation divisée de la classe sujet-objet et de la classe sujet, corrélation qu'incarné ce processus sans précédent : le parti de classe.

Dès le Manifeste, il est clair que, pour Marx et Engels, les communistes ne peuvent fonder leur identité sur un processus révolutionnaire « sans sujet » : à s'en tenir au mouvement réel, ils ne sont que « la fraction la plus avancée » des partis ouvriers de tous les pays. C'est dans l'élément subjectif qu'ils entrent en dialectique avec le mouvement ouvrier, car « ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement

prolétarien ». (MARX, ENGELS, Manifeste du Parti communiste)

Processus sans sujet ni fin, dit D. Lecourt. Qu'est-ce alors que les communistes ? Les communistes ne sont en effet rien d'autre que ce par quoi le « parti ouvrier » (la classe combattante) devient sujet du processus historique par la maîtrise de ses lois et de son but.

Mais on ne s'étonnera pas de voir l'inventeur de la « pratique théorique » s'aveugler sur l'enthousiasme de Lénine pour la découverte hégélienne de la pratique comme moment contradictoire de la connaissance. Quant à l'évanouissement du sujet, il convient à merveille à celui qui barre la question fondamentale de la révolution prolétarienne en France : la question de l'état subjectif du prolétariat.

Et plus précisément celui qui biaise, se recroqueville et, véritable seiche politique, se noie dans son encre, quand on lui pose la seule question claire qui vaille : oui ou non, Althusser, ce P. C. F. dont tu es membre est-il en France aujourd'hui « le parti de la classe ouvrière » ? Est-il le prolétariat comme sujet de son histoire révolutionnaire ? Et, sinon, à quelle révolte contre les usurpateurs peut bien servir de raison ta théorie passive du « processus sans sujet » ?

Pour Althusser, on n'a jamais vraiment raison de se révolter contre les réactionnaires, et surtout pas contre les réactionnaires du P. C. F. Nier, sous couvert d'objectivisme, que le prolétariat puisse se constituer en sujet de l'histoire, c'est laisser le champ libre à cet objet bourgeois qui déclare le représenter : le parti révisionniste.

Nier, sous prétexte de lutte contre la finalité idéaliste, que le prolétariat soit porteur du programme du communisme comme de la fin de la préhistoire humaine, c'est apporter son soutien aux forces de régression bourgeoise dans l'édification du socialisme, à ceux qui, justement, entendent détourner la dictature du prolétariat de toute représentation claire de sa fin : la société sans classes, le dépérissement de l'Etat.

Au fond, la théorie du « processus sans sujet ni fin » annule le premier principe (le principe de mouvement) par la fixité objective où elle l'enferme. Elle fait prévaloir le devenir comme effet diachronique des structures objectives sur le mouvement comme lutte et nouveauté. Elle se place du côté de la conservation des équilibres existants, qu'aucune irruption des masses en révolte comme sujet de l'histoire ne doit venir perturber. Elle est l'exemple même d'un suintement métaphysique dans le discours dialectique : définition du révisionnisme en philosophie.

Le premier principe de la dialectique doit donc être opiniâtement défendu contre sa corruption révisionniste (penser le processus comme identité structurale objective) et sa corruption métaphysique ouverte (penser le processus comme auto-engendre-ment du complexe à partir du simple, postuler une Origine).

Tenir ferme sur ce principe engage de façon décisive la position de classe en philosophie.

B. Second principe : tout processus est un ensemble

de contradictions

La ligne de démarcation ici tracée oppose radicalement la dialectique à l'évolutionnisme. Le mouvement n'opère pas par engendrement linéaire des termes successifs : tout terme du procès est lui-même en état de division, et le ressort du mouvement est cette division même. La critique du principe métaphysique d'identité doit aller jusqu'à la thèse selon quoi un état transitoire de la réalité n'a précisément pour être que la transition, c'est-à-dire la scission interne dont il n'est que le développement.

Il ne suffit pas de dire que les choses sont en mouvement, il faut aussi reconnaître que le concept même de « chose » relève, non d'une logique de l'identité, mais d'une logique de la scission. Non seulement la réalité ne se résorbe pas dans l'unicité d'un état ou d'un équilibre, mais l'unicité elle-même n'est pensable que comme division. Le mouvement n'est pas une succession d'unités mais un enchevêtrement de divisions. Pour paraphraser Lénine, nous dirons : celui-là seul est dialecticien qui étend la reconnaissance de la réalité comme processus jusqu'à la reconnaissance du principe « un se divise en deux ».

Un se divise en deux n'est pas un principe d'en-gendrement du « deux » à partir du « un ». Un se divise en deux signifie : il n'est d'identité que scindée. Non seulement la réalité est processus, mais le processus est division. Le réel n'est pas ce qui rassemble, mais ce qui sépare. Ce qui advient est ce qui disjoint.

Plus un processus est développé, plus la croissance

conflictuelle de ses termes s'affirme, plus le principe de scission tend à disjoindre chacun des termes de la contradiction initiale, et tout spécialement le terme ascendant, le terme « victorieux » : c'est lui en effet qui va supporter la nouvelle unité, c'est-à-dire la nouvelle division.

De là par exemple que le parti du prolétariat, forme concentrée de son être de classe, c'est-à-dire de son antagonisme à la bourgeoisie, et instrument décisif de sa victoire (l'instauration de la dictature du prolétariat), est aussi le lieu d'une série ininterrompue de divisions, le lieu par excellence de la scission.

« Le vieux Hegel disait déjà : uUn parti s'avère comme un parti victorieux, en se divisant et en pouvant supporter la division." Le mouvement du prolétariat parcourt nécessairement des degrés de développement différents ; à chaque étape, une partie des gens s'arrêtent et ne continuent plus la route. Cela seul explique pourquoi la "solidarité du prolétariat" se réalise partout en groupements de partis différents qui se livrent un combat à vie et à mort, comme les sectes chrétiennes dans l'Empire romain, pendant les pires persécutions. »

(ENGELS, Lettre à Bebel. Juin 1873, O. C, t. II, p. 453. Saluons au passage, une fois de plus, la profondeur de l'intuition dialectique hégélienne. Cette admirable citation vient de la Phénoménologie de l'Esprit. La traduction d'Hyppolite est la suivante : « Un parti se prouve comme le parti vainqueur seulement parce qu'il se scinde à son tour en deux partis. »

Tout le paragraphe serait à citer : Hegel y développe, à propos de l'Aufklärung, la logique de la prise du pouvoir (ici, la victoire idéologique totale sur la foi religieuse) et de la

nouvelle lutte entre les deux voies qui scinde aussitôt le camp victorieux. (La Phénoménologie de l'Esprit, Aubier, t.II, p.123.)

C'est un puissant encouragement pour les maoïstes de se souvenir qu'Engels, contre les pleureuses de l'unité à tout prix, contre les petits-bourgeois distribuant, du haut de leurs tabourets, leurs sentences désengagées sur les « querelles de groupuscules », affirme la valeur créatrice des divisions, et maintient qu'à travers ces féroces querelles se forge un nouveau type de « solidarité ouvrière », c'est-à-dire une nouvelle avancée du prolétariat révolutionnaire.

Aujourd'hui en France, la diversité conflictuelle des groupes traduit l'état réel du mouvement, et loin d'être un artifice décourageant, la violence de leurs conflits idéologiques est le lieu même où s'annonce l'avenir. Se tremper dans ces conflits et y prendre clairement position : le reste n'est qu'unanimisme fallacieux, populisme inopérant ou somnolence révisionniste. Un se divise en deux.

Reconnaître et tenir cette maxime n'est pas facile. En Chine, le principe « un se divise en deux » a été l'enjeu d'intenses polémiques, qui s'inscrivent ni plus ni moins dans la préparation idéologique de la Révolution culturelle. C'est en effet en 1964 que Yang Hsien-Tchen a mis en avant le principe « deux fusionnent en un » comme second noyau de la dialectique.

L'argumentation de Yang Hsien-Tchen revient à diviser le principe général de l'unité des contraires, en accentuant de façon séparée « unité » (deux fusionnent en UN) et « contraires » (un se divise en deux) ; puis, et c'est là l'essentiel, à

faire s'équivaloir les deux énoncés. Nous retrouvons immédiatement ici le ressort de toutes les opérations métaphysiques de révision de la dialectique : le postulat & équilibre (ici, entre deux thèses contradictoires), biais par lequel l'identité l'emporte à nouveau sur la contradiction. (Sur tout cela, voir l'article : « Deux fusionnent en un, philosophie réactionnaire de la restauration capitaliste », Pékin information, 24 mai 1971.)

Pour parvenir à justifier l'équilibre entre unité et contrariété, Yang Hsien-Tchen devait précisément en finir avec l'universalité de la contradiction, c'est-à-dire avec la décomposition inéluctable de tout terme-en parties contradictoires. Pour cela :

a) Il assignait à l'unité (des contraires) un contenu positif séparable, distinct de chacun des deux termes : il parlait des « points communs » aux deux contraires, l'unité résultant de l'existence et de la sommation de ces « points communs ». A la dynamique de la lutte se substituait ainsi la confrontation de deux totalités compatibles : l'unité devenait l'intersection pleine de deux ensembles.

A cela la thèse dialectique oppose que l'unité des contraires n'est rien d'autre que leur corrélation, leur complémentarité, c'est-à-dire leur lutte, leur exclusion réciproque. Pas de bourgeoisie sans prolétariat, certes, ni de révisionnistes sans marxistes-léninistes. Mais rien de commun entre bourgeoisie et prolétariat, entre révisionnistes et marxistes-léninistes, sinon de définir par leur irréconciliable altérité conflictuelle l'unité divisée d'un processus historique : celui de la lutte des classes, celui de la lutte entre les deux voies dans le mouvement

ouvrier. L'unité (des contraires) est un rapport, non une identité.

L'intersection des contraires est vide. Elle ne se « remplit » que pour autant qu'on considère les deux termes comme n'en faisant qu'un dans leur opposition à un troisième, mais on a changé de processus : prolétariat et bourgeoisie nationale n'ont, en tant que contraires, rien de commun. Cela étant, le peuple, dans son opposition à un agresseur impérialiste, peut contenir à la fois le prolétariat et la bourgeoisie nationale.

Mais le processus dont il s'agit n'est plus alors le processus initial (celui de la révolution prolétarienne), c'est un processus nouveau (la guerre de libération nationale) dont le contenu est une contradiction nouvelle (peuple/agresseur impérialiste). Or, du point de vue de ce processus, « deux » ne fusionnent pas plus en « un » que précédemment : entre le peuple et l'agresseur impérialiste, il n'y a rien de commun.

b) Yang Hsien-Tchen posait qu'il existe des termes indivisibles, des liens qui ne peuvent se défaire.

La dialectique affirme en revanche l'universalité du principe de scission :

« Dans la société humaine, comme dans la nature, un tout se divise toujours en parties, seuls le contenu et la forme varient selon les conditions concrètes. » (MAO TSÉ-TOUNG, « Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande », Cinq Essais philosophiques, Editions de Pékin, p. 283.)

c) Yang Hsien-Tchen posait que la synthèse (deux fusionnent en un) doit obligatoirement compléter l'analyse (un se divise en deux).

La dialectique ignore ce type de synthèse, concept opportuniste par excellence. L'avènement d'un nouveau processus (d'une nouvelle unité des contraires) se fait par disparition des termes de la contradiction précédente, c'est-à-dire à l'issue de la destruction d'un des termes par l'autre, laquelle entraîne nécessairement la division du terme victorieux.

C'est cette division qui va définir et régir le nouveau processus. La synthèse est processus de destruction/division. La bourgeoisie détruit l'ordre féodal, mais l'ordre capitaliste qu'elle dirige se scinde aussitôt selon la contradiction Etat bourgeois/révolution prolétarienne.

Le concept dialectique de la synthèse, c'est l'en-gendrement d'une nouvelle scission, et rien d'autre.

L'offensive philosophique de Yang Hsien-Tchen visait donc bien à affaiblir le deuxième principe : le principe de contradiction, en lui infligeant la limite équilibrante d'un principe équivalent (« deux fusionnent en un »), à son tour monnayé en identité de contenu, indivisibilité et synthèse.

A l'arrière-plan : la scission du mouvement communiste international, l'étendue et les implications de la lutte à mort contre le révisionnisme moderne et sa citadelle : l'Etat soviétique.

Yang Hsien-Tchen était le philosophe de la réconciliation des

contraires, sous couvert d'être celui de leur unité.

Pour mesurer la vigilance nécessaire au combat sur ce que les Chinois appellent le « front philosophique », prenons la mesure de ce fait : dans les années soixante, Yang Hsien-Tchen développait son concept « deux fusionnent en un » à l'Ecole supérieure du parti. Pas moins.

C. Troisième principe : dans tout processus, il y a une contradiction principale

Au point où nous en sommes, on pourrait penser que le réel comme enchevêtrement de divisions ne connaît aucun domaine particulier, mais seulement le système général de cet enchevêtrement. En un certain sens, ceci est vrai : il y a interdépendance de toutes les contradictions. Nous avons vu qu'Engels et Staline développaient amplement ce point.

En un autre sens cependant, on peut appréhender des domaines de réalité dotés d'une cohérence dialectique propre. Ce sont des systèmes de contradictions dont la détermination qualitative est fixée par leur subordination à une contradiction principale. Il n'y a sens à parler d'un processus que pour autant qu'on envisage un système de contradictions dont l'interdépendance se trouve réglée par leur subordination qualitative à une des contradictions du système.

Par exemple, le mouvement historique d'une société capitaliste peut être considéré comme un processus qualitatif déterminé, pour autant qu'on y repère la contradiction bourgeoisie/prolétariat comme contradiction principale. Une lutte d'usine particulière est spécifiée par la contradiction

principale ouvriers/patron. Il est bien clair que la contradiction principale détermine la nature qualitative du processus, son type d'unité générale, mais que le processus lui-même comporte bien d'autres contradictions.

Par exemple, une grève ouvrière inclut nécessairement, et souvent aggrave, de nombreuses contradictions entre ouvriers (grévistest/jaunes, ouvriers révolutionnaires/syndicalistes C. G. T., etc.). Ces contradictions autres que la contradiction principale seront généralement désignées comme contradictions secondaires. Mais la mesure interne du développement des contradictions secondaires relève de leur articulation à la contradiction principale, du point de vue du processus envisagé.

Par exemples, les contradictions entre ouvriers dans une grève relèveront du processus « grève », pour autant qu'elles affectent le développement de la contradiction principale ouvriers/patron (affaiblissement du camp ouvrier, manifestations de tendances ultra-gauches, liquidations syndicales, etc.). Dans le cours du mouvement, les liens dialectiques entre la contradiction principale et les contradictions secondaires se modifient sans arrêt, et ils se modifient sur le mode de l'interaction.

Il est clair par exemple que le patron va tout mettre en œuvre pour aggraver certaines des contradictions entre ouvriers, parce que, en retour, cette aggravation modifie en sa faveur le rapport entre les termes de la contradiction principale. Mais les maoïstes peuvent également attaquer un certain type d'unité syndicale « molle » : de sévères contradictions entre ouvriers peuvent être un facteur de renforcement de leur camp, si par exemple elles opposent de manière victorieuse une orientation

révolutionnaire consécutive à une orientation révisionniste. Ces liens d'interdépendance peuvent aller jusqu'au changement de la contradiction principale elle-même.

Il se peut que l'essence du mouvement devienne l'affrontement entre voie révolutionnaire et voie révisionniste, et que la contradiction immédiate avec le patron autour d'enjeux revendicatifs particuliers devienne du même coup une contradiction secondaire, c'est-à-dire une contradiction à propos de quoi s'est affirmée, au sein du mouvement ouvrier, une nouvelle contradiction principale.

Du coup, la nature qualitative du processus est modifiée ; il ne sera plus essentiellement déterminé comme « grève », mais comme lutte entre les deux voies. Son espace ne sera plus économique, mais politique. Le processus d'ensemble auquel appartiendra la grève sera moins le conflit de classe autour du taux de plus-value, que l'édification de nouvelles organisations révolutionnaires antirévissionnistes, etc.

Là encore, une reconnaissance statique du principe de la contradiction principale peut relever de la métaphysique. Il ne suffit pas d'admettre que tout processus est qualitativement déterminé par une contradiction principale. Il faut aussi reconnaître que c'est le système des contradictions, pris dans son ensemble, qui est en mouvement, qui est processus, et que l'intelligence du phénomène porte sur les corrélations, en voie de transformation incessante, entre la contradiction principale et les contradictions secondaires.

A cet égard, l'idéologie « massiste » issue de 68 excelle dans l'aplatissement de l'analyse dialectique. Dans Libération, ou

n'importe quel journal « gauchiste », il sera partout question « des ouvriers en lutte », du « mouvement », de « la lutte des employés contre leurs chefs », de « la lutte écologique contre le système », etc.

C'est la répétition infinie de la même contradiction « principale » : les masses contre le pouvoir, sans voir qu'à fourrer dans le même sac (le « mouvement ») des totalités hétérogènes et profondément divisées on s'interdit de comprendre où, et dans quelles conditions, le nouveau advient en tant que devenir principal d'une contradiction secondaire d'un processus.

Or, c'est toujours ainsi qu'advient le nouveau : ce ne sont jamais « les masses », ni le « mouvement » qui portent en bloc son engendrement, mais ce qui en eux s'est divisé de l'ancien. Par exemple : ce qui s'est affranchi du syndicalisme dans la révolte ouvrière, ou ce qui s'oppose à la tutelle des grandes forces bourgeoises (fascisme et social-fascisme) dans le mouvement populaire portugais.

Un pareil gel du principal, ultra-gauche en apparence (toujours les mêmes masses exaltées contre l'identique pouvoir, l'invariable système), converge absolument avec le révisionnisme, qui lui aussi tente de protéger ses positions politiques en exaltant l'« unité » populaire contre le pouvoir en place.

Quel maoïste ne s'est pas fait traiter de « diviseur » par un roquet de la C. G. T. ? Eh bien oui ! Nous sommes pour « un se divise en deux ». Nous sommes pour la croissance en scission du nouveau. Nous ne voulons ni des masses ultra-gauches sanctifiées et obscures, inopérantes et répétitives, ni de l'union

révisionniste, façade d'une dictature sinistre. Ce qui est prolétarien, aujourd'hui surtout, divise, et combat, et fait croître jusqu'au principal d'infimes fractures intérieures au « mouvement ».

Celui-là seul est dialecticien qui pousse la reconnaissance du principe de la contradiction principale jusqu'à celui du devenir principal d'une contradiction secondaire.

D. Toute contradiction est dissymétrique: elle a un aspect principal

De même que sa contradiction principale fixe la nature qualitative d'un processus, de même chaque contradiction est qualitativement spécifiée par un terme principal. Le mot terme ne doit pas faire ici illusion : il ne représente pas la réapparition d'une unité indécomposable de type métaphysique. Le « terme » n'a en effet aucune réalité, en dehors du procès de scission où il est engagé.

La bourgeoisie a pour définition dialectique l'ensemble des pratiques (d'exploitation, d'oppression, de contre-révolution) qui l'opposent au prolétariat. Une classe ne préexiste jamais à la lutte des classes. Exister, c'est s'opposer. L'existence d'un terme est tout entière donnée dans sa corrélation contradictoire à l'autre terme de la scission. Dire qu'un des termes est principal, c'est dire que c'est à partir de sa prédominance dans le procès de scission qu'on peut déterminer la nature qualitative d'ensemble de la scission elle-même.

Par exemple, la France est un pays capitaliste, non seulement parce que la contradiction principale est la contradiction

bourgeoisie/ prolétariat, mais parce que, dans cette contradiction principale, la bourgeoisie est l'aspect principal de la contradiction : la bourgeoisie domine, c'est-à-dire parvient encore à fixer à son avantage les modalités et le cadre de son affrontement au prolétariat.

Il est clair que la théorie de l'aspect principal, comme celle de la contradiction principale, a pour contenu le mouvement du rapport entre ce qui est principal et ce qui ne l'est pas. La dialectique a moins pour objet le repérage du principal que le devenir principal du secondaire, et son corrélat dialectique : le devenir secondaire du principal.

Mais cela précisément fait problème. Que désigne dans ces conditions le mot « principal », dès lors que c'est la conversion en son contraire (le secondaire) qui en constitue l'essence ? Et surtout : si principal et secondaire se convertissent l'un dans l'autre, faut-il comprendre que la loi suprême de la dialectique est un simple principe de permutation, un simple échange des places ?

Cette question est d'une grande portée philosophique. La permutation, la loi d'échange, est en effet le ressort essentiel de toutes les idéologies de type structuraliste. Or les implications politiques de ces idéologies sont bien connues : si le mouvement de la réalité se résout dans une analyse combinatoire, il est certain que l'essence de ce mouvement réside dans ses invariants, c'est-à-dire dans les règles qui régissent les permutations.

En ce sens, toute nouveauté est largement apparente : le déplacement des termes de place en place laisse intacte la

structure d'échange sous-jacente. La mobilité des apparences renvoie à une systématique fermée. Le conservatisme essentiel de toute pensée structurale risque en ce point de changer la dialectique en son contraire : la métaphysique.

La forme aujourd'hui la plus agissante de cette conception est l'anarchisme. Elle pose que, dès lors qu'existe une structure quelconque de pouvoir, c'est-à-dire un ordre étatique, la distribution des places est réglée en son fond par le couple dominant/dominé, et que tout déplacement apparent laisse intacte la structure politique essentielle.

Le mot « révolution » devient lui-même suspect, pour autant qu'il signifierait justement le changement de l'aspect principal de la contradiction. Qu'un parti prolétarien vienne occuper la place étatique n'est qu'une permutation sans intérêt. On préfère le mot « subversion », qui désigne la désagrégation universelle de toute place dominante, quelle qu'elle soit. On privilégiera l'errance, la dérive, le hors-place, tout ce qui s'exclut - du moins en apparence - de la combinatoire et du jeu des permutations. On se déclarera dans les marges : marginaux, journal Marge.

Loin d'être, au demeurant, une invention politique des dernières années, une nouveauté surgie des entrailles de Mai 68, ce procès intenté au concept classique de révolution n'est qu'une version à la fois sophistiquée et prodigieusement affadie des vaticinations de Stirner.

La doctrine de Stirner oppose la « révolte » à la révolution dans des termes exactement identiques à ceux dont la décomposition du mouvement révolutionnaire petit-bourgeois issu de Mai 68 a répandu un peu partout le charabia pestilentiel. La seule

différence tient dans la petite variation lexicale qui a substitué partout le mot « désir » au mot « égoïsme », à vrai dire plus franc, qu'utilisé saint Max (Stirner).

Pour le reste, saint Gilles (Deleuze), saint Félix (Guattari), saint Jean-François (Lyotard) occupent la même niche dans la Cathédrale maniaque des chimères. Que le « mouvement » soit une poussée désirante, un flux qui file ; que toute institution soit paranoïaque, et hétérogène par principe au « mouvement » ; que rien ne se fasse contre l'ordre existant, mais selon une schize affirmative qui se retire de cet ordre ; qu'il faille donc substituer à toute organisation, à tout hideux militantisme, l'autogestion ? ou l'association, on se querelle là-dessus dans certaines chaumières ? du mouvement pur : toutes ces révisions audacieuses, dont on prétend qu'elles dressent contre le marxisme-léninisme « totalitaire » la fulgurante nouveauté des masses marginales en dissidence, sont mot pour mot ce que Marx et Engels, dans L'Idéologie allemande, avaient à mettre en pièces - vers 1845 ! - pour déblayer le terrain d'une systématisation enfin cohérente des pratiques révolutionnaires de leur temps.

Il faut le lire pour le croire, tant l'invariance historique de cette pensée, dont le principal argument est aujourd'hui sa prétendue « nouveauté radicale », stupéfiante. Lisons donc :

« [La révolte] est un soulèvement des individus, une montée, indifférente aux institutions qui en surgiront. La révolution visait à établir de nouvelles institutions : la révolte nous amène à ne plus nous laisser embrigader dans les institutions, mais au contraire à nous organiser nous-mêmes.

Ce n'est pas un combat contre l'ordre existant, puisque, si elle réussit, cet ordre existant s'effondre de lui-même, c'est simplement l'effort que Je fais pour me dégager de l'ordre existant. Si Je Me retire de l'ordre existant, il est mort et entre en décomposition. » (Cité in MARX, ENGELS, L'Idéologie allemande, E. S., p. 414)

Veut-on maintenant de l'antihiérarchisme, et plus profondément l'idée que toute rationalité écrase l'autonomie pure du « mouvement », que l'organisation révolutionnaire repose sur un intolérable despotisme idéologique, et qu'en dernier ressort le militantisme organisé, avec sa hiérarchie d'appareil, relève de la mentalité religieuse ? Mais voyons ! saint Max est là : « Jusqu'à ce jour, nous sommes soumis à la hiérarchie, et opprimés par ceux qui s'appuient sur des idées, et les idées c'est le sacré. » (Cité in *ibid.*, p. 198.)

Quant au fait que tout projet révolutionnaire un peu conséquent soit une « castration » et un dévoilement religieux des « investissements libidinaux », disons que cette tarte à la crème de nos critiques « modernes » et « radicaux » du militant léniniste, saint Max la cuisinait il y a cent trente ans dans les fourneaux crasseux de L'Unique et sa propriété, en opposant en bloc la « Vocation-détermination-mission-idéal », sombre forme générale du sacré, à la règle d' « autodélectation ».

(MARX, ENGELS, L'Idéologie allemande, E. S., p. 414. *Il est significatif que la revue Recherches (n° 14, janvier 1974) titre sa solennelle mise en garde contre la « culpabilité militante » : « L'Idéal historique. » Y est-il cependant question de Stirner ? D'aucune façon. La reconnaissance de dettes n'est pas le fort de nos modernes sectateurs de l' « autodélectation », dès lors*

qu'ils travaillent à l'enseigne de ce « quelque chose de neuf et d'affirmatif [qui] se lève [et] nous prend tout entiers » (p. 130). L'Anti-Œdipe s'orne d'un index qui ne comprend pas moins de 197 noms propres : mais ni Stirner, ni Bakounine, ni Proudhon, ni même Rosa Luxemburg : aucun de ceux qui, sur l'essentiel, c'est-à-dire les quelques conclusions pratiques - désastreuses - auxquelles ce monument peut conduire, ont déjà dit rigoureusement la même chose. Imaginons un instant notre livre, identique en substance, mais pourvu d'un index copieux d'où seraient absents Hegel, Marx, Engels, Lénine et Mao Tsé-toung ! Il est vrai que notre conception du « neuf » et de l'« affirmatif » doit être essentiellement différente. Cela tient à ce qu'elle opère tenacement dans la réalité ouvrière et populaire, dont nos « autodélectateurs » sont forclos, eu égard à leur répugnance libidinale pour l'« idéal militant ».)

Marx et Engels démontent avec une patience infinie tous les rouages de cette mascarade conceptuelle. Ce qu'ils trouvent au fond des frissons d'extase de la « révolte » à la Stirner, et de son opposition « radicalement nouvelle » (déjà en 1840) à tout processus révolutionnaire organisé ; ce qu'ils débusquent implacablement dans la substitution au « renversement de ce qui existe » de l'ineffable « existence du renversement » (MARX, ENGELS, L'Idéologie allemande, E. S., p. 414 (citation de Stirner)? tout comme nos répétiteurs « modernes » dressent le « désir de révolution » contre la direction rationnelle et centralisée du projet politique du prolétariat ?, c'est la vacuité bourgeoise, conservatrice et juridique, du principe d'identité. Je est Je parce qu'il n'est pas un autre, le Désir est le Désir parce qu'il est le mien.

« Cette "unicité" tant vantée, qui se distinguait si bien de la

"conformité", de l'identité de la personne, que Sancho ne voyait dans les individus qui ont existé jusqu'ici que des "exemplaires" d'une espèce, ou peut s'en faut, voilà qu'elle disparaît pour se réduire à l'identité d'une personne avec elle-même, telle que la police l'établit, au simple fait qu'Un individu n'est pas l'Autre. Et voilà Sancho, ce géant lancé à l'assaut du monde, réduit à la taille d'un employé du bureau des passeports. » (Ibid., p. 485. « Sancho », c'est Stirner, évidemment.)

L'anarchie se change en police, la subversion de l'Etat en fiches d'état civil : nous voici reconduits au structuralisme, pensée des invariants, des atomes permutable, pensée de la classification, de la combinaison ; réduction finale du mouvement au changement de place de l'Identique.

La conception anarcho-désirante est entièrement poreuse au solide objectivisme bourgeois. Sa vision des choses s'oppose en apparence au structuralisme, puisqu'elle se fixe comme objectif la dissolution de toute structure. Mais elle est profondément structuraliste, en ce qu'elle ne pense la contradiction que comme mouvement de substitution, et exclut toute appréhension d'une différence qualitative quelconque entre deux types de domination.

Pour cette pensée, toute scission est mouvement d'échange, toute lutte est prestation réciproque, toute victoire est défaite : au moment même où je plie l'adversaire à ma loi, je tombe sous la sienne, puisque j'occupe la place même d'où il la promulguait, la place dominante.

En vérité, l'anarchisme est le simple envers du structuralisme

conservateur. La dérive est l'ombre du combinatoire. Structuralisme et idéologies du Désir sont profondément appariées. Bien loin de s'opposer, ils fusionnent, dans leur contradiction commune à la dialectique.

La dialectique en effet, dans la formulation de la théorie de l'aspect principal, pense à la fois, selon le mouvement de scission qui lui est propre, l'identité (en termes, en effet, de permutation des places) et la non-identité (en termes de rupture qualitative du processus de distribution des places pris dans son ensemble). La dialectique fait vivre la contradiction du structural et du qualitatif, de la combina-toire et de l'évaluation différentielle des forces.

Pour ce faire, la dialectique doit diviser son concept du principal.

1. En un premier sens, « principal » désigne ce à partir de quoi une séquence du processus se trouve qualitativement déterminée.

Ainsi, dans la séquence historique en cours, la France est bien déterminée comme pays capitaliste à partir de la prédominance de classe de la bourgeoisie. C'est là, si l'on peut dire, une coupe statique prise sur le processus. C'est la détermination abstraite d'un invariant structural, qui fixe la particularité historique de la séquence considérée. Les termes de la contradiction principale : bourgeoisie/prolétariat ne sont pas ici saisis dans leur interaction en mouvement, mais dans leur seul rapport hiérarchique établi, c'est-à-dire selon le couple dominant/dominé.

« Principal » connote donc la saisie matérialiste de la base objective. Il possède une valeur structurale.

De façon plus générale, l'invariance séquentielle de la domination d'un terme sur l'autre est ce par quoi la thèse matérialiste s'inscrit à l'intérieur même de la thèse dialectique. Dans notre exemple, la domination de la bourgeoisie renvoie à l'existence objective du capitalisme, au procès d'extorsion de la plus-value, qui constitue la base matérielle générale de tous les phénomènes historiques en France aujourd'hui, et qui est le fondement objectif, scientifiquement analysable, du pouvoir étatique de la bourgeoisie.

Que la bourgeoisie soit l'aspect principal de la contradiction bourgeoisie/prolétariat signifie ici seulement que l'étude matérialiste de la société montre son être capitaliste.

Le concentré philosophique de cette inscription du matérialisme dans des contenus dialectiques se formule : dans la contradiction être (matière)/pensée (esprit), l'être (la matière) est l'aspect principal. C'est là si l'on peut dire la formulation « en dialectique » de la thèse matérialiste.

Particularisant cet énoncé universel, on repère toute une série de déterminations du principal qui constituent l'ossature matérialiste de la dialectique. C'est tout le sens d'un passage très connu de Mao Tsé-toung :

« Selon [certains], par exemple, dans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production, l'aspect principal est constitué par les forces productives ; dans la contradiction entre la théorie et la pratique, l'aspect principal

est constitué par la pratique ; dans la contradiction entre la base économique et la superstructure, l'aspect principal est représenté par la base économique ; les positions respectives des aspects ne se convertissent pas l'une en l'autre. Cette conception est celle du matérialisme mécaniste et non du matérialisme dialectique.

Certes, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste ; mais il faut reconnaître que, dans des conditions déterminées, les rapports de production, la théorie et la superstructure peuvent, à leur tour, jouer le rôle principal, décisif. » (MAO TSE-TOUNG, De la contradiction, O. C, t. I.)

En somme :

a) Pour être matérialiste, il faut reconnaître qu'une série de termes (pratique, forces productives, base économique) occupent « en général » la place dominante, qu'ils sont l'aspect principal de la contradiction qui les unit au terme opposé (respectivement : théorie, rapports de production, superstructure).

Il est donc vrai qu'un certain type de fixité du principal est ce qui ancre dans le matérialisme certains contenus de la thèse dialectique.

b) Pour être dialecticien (c'est-à-dire ne pas être mécaniste), il faut aussi reconnaître la négation de cette fixité.

S'il est vrai que la fixité stratégique (« en général ») du terme

principal avère le matérialisme dans la dialectique, sa non-fixité tactique (« dans des conditions déterminées ») avère la dialectique dans le matérialisme.

Sur les exemples considérés, on dira : le matérialisme est ce qui structure la contradiction en fixant stratégiquement la place de ses termes ; la dialectique est ce qui contredit la structure, en pensant l'inversion des places, la non-fixité de l'assignation des termes.

Le premier sens du mot « principal », qui se réfère aux phénomènes stables de domination, est en fait essentiellement son sens matérialiste. Il doit être dialectisé.

2. S'il est vrai, en effet, que la dialectique est d'abord la loi du mouvement de la contradiction, on ne peut se satisfaire de la simple détermination structurale, qui ne dit par elle-même rien sur ce mouvement. Il est vrai que la France est un pays capitaliste où la bourgeoisie est la classe dominante. Mais ce n'est pas le système capitaliste qui est moteur de l'histoire, c'est la lutte des classes.

Dans « lutte des classes » est certes contenue la base économique, l'infrastructure, qui détermine l'existence même des classes, ainsi que leur système transitoire de subordination les unes aux autres. Mais « lutte des classes » désigne d'abord le procès d'affrontement à travers quoi se cumulent les conditions d'un renversement des dominations existantes, le processus par quoi le terme dominé devient principal. L'intelligibilité dialectique complète de ce qui est principal doit donc appréhender non seulement l'état des choses, mais leur tendance.

Ce qui est principal du point de vue de l'état des choses et de la structure peut s'avérer secondaire du point de vue de la tendance. C'est ainsi que dans sa déclaration de mai 1970, Mao Tsé-toung n'hésite pas à dire que, dans un monde encore dominé par l'impérialisme et le social-impérialisme, « la tendance principale, c'est la révolution » (MAO TSÉ-TOUNG, Peuples du monde, unissez-vous pour abattre les agresseurs américains et leurs laquais !, Editions de Pékin, p. 2.). L'impérialisme et le social-impérialisme sont dominants du point de vue de la structure : la majorité des peuples du monde subissent encore leur joug.

Mais ils ne sont déjà plus principaux du point de vue du mouvement historique. C'est que, comme le dit encore Mao, la dialectique consiste à envisager les choses du point de vue de l'avenir. Pour envisager les choses du point de vue de l'avenir à l'intérieur du présent lui-même, il faut s'emparer de ce présent comme tendance, comme croissance ou décroissance, comme cumulation des forces, comme rupture, et non pas seulement comme état, ou figure.

En fin de compte, « principal » désigne la double nature de chaque terme de la contradiction quand on l'appréhende dans sa corrélation à l'autre terme. « Principal » suit la pensée scindée du procès de scission. Chaque terme est à la fois dans un rapport donné de domination ou de dépendance, et dans la négation de cet état.

Les peuples du monde subissent en majorité le capitalisme et l'impérialisme, mais la tendance historique principale, c'est que « les pays veulent l'indépendance, les nations la libération, les

peuples la révolution ». Et ce vouloir est révolte contre les réactionnaires, ce vouloir est raison. Les peuples sont dominés, l'impérialisme est l'aspect principal. Mais les peuples, parce qu'ils sont dominés, ont pour être véritable, pour être historique, de détruire l'impérialisme ; et cet être historique est, sur la scène du monde, la force principale. « Principal » se divise, « principal » se change en son contraire.

Chaque terme, précisément parce qu'il n'a d'existence qu'engagé dans un procès de scission, se trouve lui-même écartelé entre sa subordination qualitative à la scission prise comme processus, c'est-à-dire comme unité, et le mouvement de transformation de cette qualité même, qui a pour ressort la lutte ininterrompue entre les deux termes, et l'incessante modification de leur rapport.

La structure a pour être une combinaison hiérarchique, mais son existence, c'est-à-dire son histoire, se confond avec celle de sa destruction. La structure n'a d'autre existence que le mouvement de sa propre perte, et chaque terme de la contradiction reflète ce mode transitoire d'existence par sa division en son être-pour-la-structure et son être-pour-la-dissolution-de-la-structure. Le prolétariat sera structurellement déterminé comme classe exploitée dans le procès de production, et antistruclurellement déterminé comme classe révolutionnaire porteuse de l'anéantissement du mode de production capitaliste.

Dans la première détermination, le prolétariat est essentiellement dominé, dans la seconde. ce n'est pas son être dominé qui est principal, mais la tendance historique à ce que s'affirme sa propre domination. Structurellement, ce qui définit

le prolétariat, c'est l'exploitation, tendanciellement c'est la dictature du prolétariat. Du point de vue de la société capitaliste prise dans son ensemble, il est à la fois juste de dire que la bourgeoisie est le terme principal de la contradiction et que le prolétariat Test aussi, selon que, dans la scission du principal, on met au poste de commandement la structure ou la tendance.

dominés, l'impérialisme est l'aspect principal. Mais les peuples, parce qu'ils sont dominés, ont pour être véritable, pour être historique, de détruire l'impérialisme ; et cet être historique est, sur la scène du monde, la force principale. « Principal » se divise, « principal » se change en son contraire.

Chaque terme, précisément parce qu'il n'a d'existence qu'engagé dans un procès de scission, se trouve lui-même écartelé entre sa subordination qualitative à la scission prise comme processus, c'est-à-dire comme unité, et le mouvement de transformation de cette qualité même, qui a pour ressort la lutte ininterrompue entre les deux termes, et l'incessante modification de leur rapport.

La structure a pour être une combinaison hiérarchique, mais son existence, c'est-à-dire son histoire, se confond avec celle de sa destruction. La structure n'a d'autre existence que le mouvement de sa propre perte, et chaque terme de la contradiction reflète ce mode transitoire d'existence par sa division en son être-pour-la-structure et son être-pour-la-dissolution-de-la-structure.

Le prolétariat sera structurellement déterminé comme classe exploitée dans le procès de production, et antistrukturellement déterminé comme classe révolutionnaire porteuse de

l'anéantissement du mode de production capitaliste. Dans la première détermination, le prolétariat est essentiellement dominé, dans la seconde. ce n'est pas son être dominé qui est principal, mais la tendance historique à ce que s'affirme sa propre domination. Structurellement, ce qui définit le prolétariat, c'est l'exploitation, tendancielle c'est la dictature du prolétariat.

Du point de vue de la société capitaliste prise dans son ensemble, il est à la fois juste de dire que la bourgeoisie est le terme principal de la contradiction et que le prolétariat Test aussi, selon que, dans la scission du principal, on met au poste de commandement la structure ou la tendance.

La dialectique, si l'on peut dire, est elle-même dialectique, en ce que ses opérateurs conceptuels, qui reflètent la réalité, sont tous également scindés. C'est ce que Lénine appelle la « multiforme et universelle souplesse des concepts, souplesse qui va jusqu'à l'identité des contraires » (LÉNINE, Cahiers philosophiques, E. S., p. 108.).

La vérité d'un concept dialectique ne réside jamais dans un seul de ses sens, mais dans le souple mouvement contradictoire de ses deux sens opposés. Le concept complet du principal sera donc l'unité contradictoire du structural et du tendanciel. La prise en considération unilatérale de l'un des deux fait passer dans la métaphysique.

Cette métaphysique à son tour est le concentré de positions politiques ultra-« gauche » ou révisionnistes.

Si en effet on néglige l'élément structural, on prend la tendance

pour un état de chose réalisé.

Ainsi Geismar déchiffrant dans Mai 68 l'imminence de la guerre civile armée mène tout droit aux aventures idéalistes ruineuses de l'ex-Gauche prolétarienne. Ainsi L'Humanité rouge, travestissant les thèses chinoises sur le caractère inéluctable de la guerre en Europe (ce qui est une affirmation tendancielle), fait comme si l'agression soviétique avait déjà lieu, et se lance dans de ridicules et honteuses manœuvres de « front uni patriotique » avec les pires réactionnaires - La Nouvelle Action française par exemple. Dans les deux cas, une tendance est érigée en fait acquis. Le principal tendanciel fusionne avec le structural.

Si l'on néglige l'élément tendanciel, on réprime inévitablement le nouveau au nom de l'ancien, on soutient l'ordre établi. On s'installe dans l'attentisme opportuniste. Nul besoin de discerner et consolider les tendances, la structure pourvoit à nos besoins. C'est la doctrine des révisionnistes de la IIe Internationale : l'économisme réactionnaire, qui postule que, par ses seuls mouvements objectifs, l'infrastructure capitaliste conduit au socialisme. La structure seule règle l'avenir, elle seule est tendance. Le principal structural fusionne avec le tendanciel.

Ces métaphysiques déviantes reviennent au principe « deux fusionnent en un ». Elles abandonnent la scission dialectique du concept de principal, et cautionnent symétriquement l'aventure gauchiste et l'opportunisme de droite.

La véritable investigation dialectique opère toujours la corrélation scindée d'une détermination structurale du principal

et d'une détermination tendancielle.

En fait, tout revient à ceci : saisie dans un état donné, ou au long d'une séquence particulière de son développement, toute contradiction assigne à ses termes une place déterminée, place elle-même définie par son rapport à la place de l'autre terme. Il s'agit de saisir l'aspect principal dans les assignations de places dominantes et de places dominées. En ce sens, la dialectique est une logique des places.

Saisie en revanche dans son mouvement ininterrompu par étapes, toute contradiction confronte des forces dont la nature est d'ordre différentiel : ce qui importe dans l'évaluation de la force du point de vue du mouvement de la contradiction, ce n'est plus son état transitoire de subordination ou de domination, mais sa croissance ou sa décroissance. Dans son versant tendanciel ou proprement historique, la dialectique est une logique des forces.

Le problème dialectique central est donc le suivant : comment s'articulent, sans fusionner, la logique des places et la logique des forces ?

4. Force et places

A. Résolution d'une contradiction. Qu'est-ce qui meurt?

Les Khmers rouges s'emparent de Phnom Penh : une séquence historique s'achève parce qu'une contradiction est résolue.

La résolution d'une contradiction, ce n'est pas, ce n'est jamais,

la synthèse de ses termes. Nous tenons là une des vérités les plus stables et les plus anciennes du marxisme : la lutte détruit et transforme, elle n'est pas le théâtre d'ombres d'une réconciliation manigancée dans le geste des Origines. Dès le Manifeste, Marx et Engels l'affirment sans ambages :

« [...] Oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. » (MARX, ENGELS, Manifeste du Parti communiste)

Refonte de la totalité, c'est-à-dire rupture qualitative du processus, si l'un des termes de la contradiction s'empare irréversiblement de la place dominante ; achèvement du processus lui-même dans la suppression réciproque des deux termes, si la symétrie des forces ne permet pas le changement des places.

La résolution d'une contradiction exige que quelque chose disparaisse. La dialectique matérialiste n'est pas, comme la dialectique hégélienne, la pensée de « ce qui se maintient dans la mort même » (HEGEL, Phénoménologie de l'Esprit, Aubier, t. I, p. 29.). Ou plutôt, la dialectique divise la mort : il y a en effet ce qui se maintient, dans des conditions conflictuelles de type nouveau : ainsi la bourgeoisie se maintient dans la dictature du prolétariat, sous la forme objective de la persistance du Droit, sous la forme subjective de sa pénétration dans le parti.

Mais il y a aussi ce qui meurt intégralement, ce qui ne laisse

nulle trace. Il n'est de pensée révolutionnaire véritable que celle qui mène la reconnaissance du nouveau jusqu'à son incontournable envers : de l'ancien doit mourir.

La dialectique matérialiste affirme, comme Hegel, que la vraie vie n'est pas celle « qui recule d'horreur devant la mort et se préserve pure de la destruction » (HEGEL, Phénoménologie de l'Esprit, Aubier, t. I, p. 29.). Mais sa pensée divisée de la mort est plus forte. Hegel veut « tenir fermement ce qui est mort » (HEGEL, Phénoménologie de l'Esprit, Aubier, t. I, p. 29.), et c'est parce que tout s'intègre à la circularité finale de l'Absolu que la vie de l'esprit n'a pas à redouter le négatif.

Rien n'est jamais perdu. La dialectique matérialiste en revanche affronte la perte, et la disparition sans retour. Il y a des nouveautés radicales parce qu'il y a des cadavres qu'aucune trompette du Jugement ne viendra jamais réveiller.

Au plus fort de la Révolution culturelle, on disait en Chine : l'essence du révisionnisme, c'est la peur de la mort. Cet énoncé se divise, en sa part idéaliste et subjective - son versant Lin Piao - et sa part de vérité : le révisionniste ne supporte pas que la bourgeoisie meure.

Le révisionnisme est l'ultime avatar de la survie bourgeoise, la ruse et le travestissement de celui qui doit quitter la place une fois pour toutes et qui revêt pour survivre les oripeaux de son antagoniste : dictature bourgeoise maquillée en socialisme, pensée bourgeoise plaquée de faux marxisme. Le mort n'est en sursis qu'à se faire prendre pour celui qui le tue.

La résolution d'une contradiction inclut, disions-nous, la part de

la mort. Pour qu'advienne la totalité neuve, le processus différent, la scission d'une autre unité, voici que tombe, déchet du mouvement, un fragment du réel. C'est toute la rationalité de l'expression militante : les poubelles de l'histoire. Résoudre, c'est rejeter. L'histoire a d'autant mieux travaillé que ses poubelles sont mieux remplies.

« Aufhebung », dit Hegel, pour désigner le passage de l'ancien au nouveau : annuler et conserver. On peut traduire « relève ». Autre chose, qui cependant se tient dans la continuité. Ce qui meurt advenant à soi-même dans son autre. « Aufhebung », pour nous, doit être scindé : le prolétariat est bien la relève de la bourgeoisie, mais non pas au sens où dans le soir des usines, l'équipe de nuit relève l'équipe du jour, ni même au sens de la relève des générations.

Car de la bourgeoisie considérée comme ultime héritière de l'histoire des exploités, il ne restera, pour finir, absolument rien. Et les maoïstes relèveront le P. C. F. dans la classe ouvrière, non par le compagnonnage critique et parasitaire des trotskystes, mais par la destruction matérielle de l'existence dirigeante des révisionnistes.

Il faut penser en dialectique, non seulement la mort, mais la dispersion des cendres.

C'est en divisant la mort que les marxistes-léninistes enracinent son évaluation. De ce qui perdure et de ce qui s'abolit, quel est le principal ? L'écrasement de la Commune, c'est la perte irrémédiable, pour le prolétariat français, de toute une génération dirigeante ouvrière. Si forte et réelle, cette perte, que nous l'endurons encore. La relève, c'est le bilan de la

Commune, systématisé par Marx, pratiqué par Lénine et le prolétariat russe sous les espèces de la victoire ouvrière. La mort des communards a pour aspect principal l'avenir vivant des révolutions prolétariennes victorieuses. Marx l'a vu dans l'instant :

« Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle. » (MARX, La Guerre civile en France, O. C, t. II, p. 256.)

A l'inverse, par exemple, la mort du système colonial, presque achevée avec l'effondrement de l' « empire » portugais (Guinée-Cap-Vert, Mozambique, Angola) n'annonce rien qui soit immanent à ce système.

Nulle « valeur » coloniale ne trouvera dans l'avenir la gloire de son concept. Système anéanti, irrécupérable, stérile : la force antagoniste des peuples révoltés le disloque et le voue aux poubelles.

Radicalement anéanti, un tel terme est atteint dans la totalité de son développement historique : il prend fin lorsque son origine même vient à son tour s'annuler dans l'antagonisme. C'est la raison pour laquelle Mao voit dans la révolte des Noirs américains un moment décisif de l'effondrement total du système impérialiste :

« L'exécrable système colonialiste et impérialiste, dont la prospérité a débuté avec l'asservissement et la traite des Noirs, disparaîtra avec l'émancipation complète des Noirs. » (MAO TSE-TOUNG, Déclaration pour soutenir les Afro-Américains dans leur juste lutte contre la discrimination raciale pra-

tiquée par l'impérialisme américain, Pékin, 1963.)

Quand ce contre quoi s'affirmait à ses débuts la croissance d'un terme est à son tour ce qui s'affirme victorieusement, le terme est tout près de sa disparition.

Ainsi dans une réalité finissante se séparent et s'ordonnent ce qui s'incorpore à l'avenir, ce qui entre en métamorphose sous la loi d'une nouvelle unité des contraires, et ce qui fait, de ce nouveau, l'envers de perte et de dissolution. Tout ce qui meurt est contradictoirement relevé et retranché. Selon que la relève, ou le déchet, prévaut, la mort est dialectiquement affirmative ou nulle.

« Un écrivain de la Chine antique, Sema Tsien, disait : "Certes les hommes sont mortels ; mais certaines morts ont plus de poids que le mont Tai-chan, d'autres en ont moins qu'une plume." Mourir pour les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Taichan, mais se dépenser au service des fascistes et mourir pour les exploités et les oppresseurs a moins de poids qu'une plume. » (MAO TSÉ-TOUNG, Servir le peuple, O. C., t. III.)

L'écrasement du régime fantoche cambodgien relève de la catégorie de la plume, et du déchet. La clique Lon Nol disparaît de la scène de l'histoire, et la guerre civile révolutionnaire s'achève par la victoire totale des forces populaires. Dira-t-on que les Khmers rouges viennent occuper la place où se tenaient précédemment les fantoches ? En un certain sens oui, puisque à un Etat en succède un autre, puisque à une dictature en succède une autre.

D'un point de vue formel, il est juste de dire que la clôture et la résolution d'un processus contradictoire réside dans le basculement de la dissymétrie. Le pouvoir change de mains, le secondaire devient principal, la détermination qualitative d'ensemble du processus n'est plus régie par le même terme dominant.

La désignation même du processus doit être transformée : à la phase de guerre civile révolutionnaire succède celle de la dictature démocratique populaire. L'Etat, c'est-à-dire la forme concentrée de tous les phénomènes de domination, n'a pas non plus le même nom. A l'Etat fantoche, ramassis de compradores et de militaires entretenus par l'impérialisme, succède l'Etat basé sur l'alliance des ouvriers et des paysans. Comme le chante L'Internationale : « le monde a changé de base », les forces sociales ont échangé leur position, la réponse à la question « qui opprime qui ? » est inversée.

B. Résolution d'une contradiction. Qu'est-ce qui change ?

Tout cela cependant désigne la forme d'une rupture dans la séquence dialectique, mais n'en atteint pas le contenu. L'Etat de dictature démocratique populaire est certes le renversement de l'Etat fantoche. Dans une saisie combinatoire des rapports de classes, on peut même dire qu'il en réalise l'inversion : les larges masses ouvrières et paysannes exercent leur dictature sur les anciens dictateurs.

Cependant, le développement historique de cette inversion est une nouveauté radicale que la seule pensée de l'inversion est impuissante à appréhender. Il y a même là le risque d'une

objection anarchisante, qui pourrait se réclamer de Marx : l'existence d'un rapport de domination, même inversé, ne constitue-t-elle pas à elle seule le noyau d'une invariance idéologique essentielle ? Dans le Manifeste, Marx conclut en effet, de la permanence générale des rapports d'exploitation, à la stabilité des formes de conscience :

« [...] Quelle qu'ait été la forme revêtue par ces antagonismes [de classe], l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés. Donc, rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute sa variété et sa diversité, se meut dans certaines formes communes, formes de conscience qui ne se dissoudront complètement qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes. » (MARX, ENGELS, Manifeste du Parti communiste O C t.I P. 129.)

Suivons bien ici les méandres de la dialectique forme/contenu. L'existence d'un contenu contradictoire invariant (l'antagonisme des classes) fait que la variabilité de ses formes objectives (les différents modes d'exploitation) laisse subsister dans l'élément subjectif (la conscience sociale) un invariant formel (formes communes) (Cet invariant formel est à son tour scindé en formes de conscience communes à tous les exploités, et formes de conscience communes à tous les exploités en révolte : c'est la question des invariants idéologiques communistes de toute grande révolte populaire. Nous la traitons dans le fascicule Idéologie, Révolte, Théorie.).

A s'en tenir à la résolution d'une contradiction comme inversion des places, on pourrait dire : l'existence d'un contenu contradictoire invariant (existence d'un système de places

dominant/dominé), quelle que soit la mutation de ses formes (révolution étatique), entraîne une fixité des formes de conscience (pas de révolution idéologique). En ce point précis, la dialectique objective paralyserait la dialectique subjective. Pire encore : le renversement des systèmes d'exploitation serait entièrement dissocié de la rupture avec les pratiques d'oppression.

C'est que l'interversion des places n'inclut la considération du mouvement de la scission dialectique que selon le rapport des deux termes. Chacun a son être dans le rapport à l'autre (à l'autre place). La force de chacun d'entre eux s'épuise dans le rapport de forces. Occuper la place étatique de l'adversaire atteste bien qu'est parvenue à son terme la transformation conflictuelle du rapport de force entre les deux camps. Mais cette occupation ne dit rien sur la nature interne des forces engagées dans ce rapport.

Et il n'est pas même suffisant de dire que désormais le camp populaire dispose de forces supérieures au camp réactionnaire. L'affirmation de cette supériorité ne fait en effet que redoubler l'évidence du changement de place. Si les Khmers rouges ont pu balayer leur adversaire, c'est à coup sûr qu'ils étaient les plus forts. A ce stade de l'investigation, la force est saisie en extériorité comme simple rapport quantitatif.

Mais il n'y a rien de plus dans le concept quantitatif du rapport de forces que ce qui se donne dans la logique des places. Articuler la logique des forces et la logique des places ne peut se réduire à déterminer les conditions de force du changement de place. En effet, si la comparaison des forces s'enferme dans la pensée du quantitatif, le changement de place ne désigne pas

nécessairement une transformation qualitative du processus.

Nous avons dit : une mutation qualitative exige une réponse à la question : Qu'est-ce qui meurt ? Où est la part déchu du réel ? La pensée quantitative de la force ne peut délivrer cette réponse. Elle nous dit apparemment ce qui change (les places) dans l'indifférence à ce qui meurt, donc à ce qui naît. La promesse électorale révisionniste suit ce chemin : le « pouvoir » va être remplacé par l'Union de la gauche, le programme commun va redresser la situation.

Mais qu'est-ce qui doit mourir ? A les entendre, rien. Et rien non plus ne va naître, qui ne soit déjà là : le parti, le syndicat, le gouvernement. Cette histoire sans perte, cette avenue sans poubelles appellent la suspicion dialectique. On nous ment, soit qu'on ne veuille rien changer, qu'on ait horreur de toute naissance historique ; soit qu'on dissimule le prix, la perte, la mort. Et on les dissimule en effet : car la perte est pour les masses, soumises, dans la vérité pratique de la promesse, à l'intolérable dictature révisionniste, au social-fascisme mortifère.

C. Processus secondaire : quand rien ne change, ce sont les hommes qui meurent

La dialectique s'empare du scindé, du mortel, de ce qui naît et s'affirme. Partout où l'interversion des places régit seule le phénomène, le changement se change en son contraire : la continuation, et son envers : le massacre.

Prenons un phénomène à l'intitulé symétrique : une guerre

interimpérialiste, impérialisme contre impérialisme, et non Khmers rouges contre fantoches. Que dire des places, que dire des forces ? En 1914, l'impérialisme français et l'impérialisme allemand ont comme enjeu de guerre d'occuper des places tenues par l'adversaire. L'Allemagne veut élargir sa sphère d'influence en Europe et participer pleinement au pillage impérialiste de l'Afrique.

La France veut défendre, avec l'Angleterre, sa demi-hégémonie coloniale, et récupérer l'Alsace-Lorraine. La victoire de l'un ou de l'autre des deux impérialismes va donc se solder par des inversions de place. Ce qui conduit à ces inversions est à coup sûr le rapport de force entre les deux impérialistes. Mais, justement, ces forces sont de même nature : des forces impérialistes.

Dès lors, la contradiction se meut sous la loi unilatérale des places. L'estimation des forces se déploie dans la pensée quantitative, dans l'élément de l'homogène. En dernier ressort, celui qui a le plus d'hommes, le plus d'armes et les alliés les plus nombreux l'emporte inéluctablement. Non que le quantitatif et les armements soient le facteur décisif de la guerre : on sait depuis Clausewitz que les « forces morales » et l'appui des masses sont les seuls facteurs d'invincibilité. Encore faut-il qu'il y ait dissymétrie : Clausewitz pense la guerre en dialecticien, il y a un attaquant et un défenseur.

La supériorité stratégique de la défensive vient largement de la pleine mobilisation des masses populaires. Or la guerre interimpérialiste est globalement contre-révolutionnaire, ses objectifs sont extérieurs à toute aspiration populaire, il n'y a rien à défendre, que le pillage et l'agression.

De là que le processus entier d'une telle guerre entre en contradiction avec toutes les tendances historiques fondamentales, lesquelles sont au nombre de trois :

- les pays veulent l'indépendance (contre les colonialistes) ;
- les nations veulent la libération (contre les impérialistes) ;
- les peuples veulent la révolution (contre les bourgeoisies impérialistes).

Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'au cœur même de la guerre interimpérialiste l'identité l'emporte sur la différence, puisque l'acteur décisif du mouvement de l'histoire (les masses populaires) se trouve déporté comme pôle contradictoire au processus entier de cette guerre.

La guerre interimpérialiste, si barbare et absolue qu'elle soit, n'en représente pas moins une forme dégradée, affaiblie, minimale, du mouvement contradictoire de la réalité. Marx le disait il y a cent ans avec une parfaite clarté :

« Le plus haut effort d'héroïsme dont la vieille société soit encore capable est une guerre nationale ; et il est maintenant prouvé qu'elle est une pure mystification des gouvernements, destinée à retarder la lutte de classes, et qui est jetée de côté, aussitôt que cette lutte de classe éclate en guerre civile. La domination de classe ne peut plus se cacher sous un uniforme national, les gouvernements nationaux ne font qu'un contre le prolétariat ! » (MARX, La Guerre civile en France, O. C, t. II, p. 255.)

Ainsi la guerre interimpérialiste est-elle moins une guerre qu'une mystification, parce que sa loi interne fait prévaloir l'unité sur la division au cœur même de l'antagonisme. Ce n'est pas là une exception dialectique. Comme tout concept, celui d'antagonisme se divise : il existe un élément non antagoniste dans certaines contradictions antagonistes, et le mouvement de cet élément détermine les rapports entre l'unité et la lutte dans tout le cours d'un antagonisme ouvert, si violent soit-il :

« Suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres, primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes. » (MAO TSÉ-TOUNG, De la contradiction, O. C., t. I, p. 384. Ce point, très important, sera traité dans le fascicule Les Différents Types de contradictions.)

C'est en prenant appui sur le processus de scission de l'antagonisme que les camarades chinois ont pu, pendant la Grande Révolution culturelle prolétarienne, formuler la directive, autrement inintelligible, de traiter la résolution de certaines contradictions antagonistes par la méthode appropriée aux contradictions non antagonistes :

« Régler ces contradictions entre l'ennemi et nous à la manière des contradictions au sein du peuple favorise le renforcement de la dictature du prolétariat et la désagrégation de l'ennemi. » (Rapport au 9^e Congrès du P. C. C. Bien que présenté par Lin Piao, ce texte, rédigé sous la direction de Mao, fixe une orientation validée par le 10^e Congrès.)

La guerre interimpérialiste porte en apparence l'antagonisme à son comble ; et cependant le non-antagonisme qui lui est intérieur commande sa forme d'existence, cumulative et non créatrice, interminable, sanglante, et prodigieusement stérile (La scission de l'antagonisme en lui-même et son opposé prescrit sa règle à un point essentiel de l'analyse de notre conjoncture : le rapport des deux superpuissances, U. R. S. S. et U. S. A., régi par une dialectique serrée de la rivalité et de la collusion.).

C'est pourquoi elle échappe aux catégories de Clausewitz. De là aussi son style : une inepte boucherie réciproque, une dilapidation insensée du matériel, une longue et pénible usure de forces d'autant plus cramponnées Tune à l'autre que rien d'essentiel ne les différencie.

Meurtrière symétrie, ce type de processus est la forme structurale faible de la contradiction. La pensée quantitative y trouve son aliment. L'évaluation dans l'homogène du rapport des forces entretient un rapport mécanique avec l'inversion des places (la victoire ou la défaite). La causalité est linéaire. La logique des places se subordonne la logique des forces. Faisons une fleur (de rhétorique) à la psychanalyse : appelons ce type de contradiction un processus secondaire.

Il l'est en effet, car c'est le jeu qu'induit en son sein une autre contradiction, primaire - principale - celle-là, en l'occurrence celle qui oppose les impérialismes aux peuples du monde, qui symétrise les impérialismes et fait de leur sauvage empoignade un phénomène qui, par lui-même, n'est porteur de rien de plus que d'une redistribution indifférente des places.

Dira-t-on qu'un processus secondaire se résout sans perte ? Certes pas. La perte prend la forme, à son tour entièrement négative, du massacre des populations. Les millions d'ouvriers et de paysans morts pendant la boucherie de 14-18 sont le déchet d'un stérile déplacement des impérialismes. Où donc trouver ce qui doit mourir, sinon dans ce qui est exclu des mobiles et des enjeux de la guerre ?

Nous avons dit que le processus secondaire, pris comme unité, entrainait globalement en contradiction primaire avec ce qu'il exclut de son système de places : les peuples s'opposent objectivement (et subjectivement un jour ou l'autre ; voir, en France même, les révoltes de 1917) à la guerre impérialiste. C'est dans son opposé primaire que le processus secondaire trouve le terme à retrancher pour qu'advienne sa résolution.

(C'est une loi dialectique générale, que nous n'envisagerons ici que dans son fonctionnement régressif. Elle vaut aussi bien positivement. Pour que soit intégralement résolue - par exemple - la contradiction entre ouvriers et paysans, il faut que disparaissent les trois écarts hérités de l'ancienne société (entre travail intellectuel et travail manuel, entre la ville et la campagne, entre l'agriculture et l'industrie).

Or, la force historique qui s'oppose à cette disparition n'est autre que la bourgeoisie révisionniste toujours présente dans le parti et dans l'Etat, bourgeoisie dont l'appui objectif principal réside justement dans l'inévitable persistance de ces écarts pendant une longue période de transition. On peut donc parfaitement dire : la contradiction (principalement non antagonique) ouvriers/paysans définit un processus secondaire, dont le processus primaire est la contradiction

prolétariat/bourgeoisie autour du problème du pouvoir politique et de l'Etat. De là que pour que le processus secondaire se résolve, il faut anéantir la bourgeoisie révisionniste infiltrée dans la classe ouvrière, le parti et l'Etat, ce qui exige des méthodes révolutionnaires : la suite des révolutions culturelles. Les révisionnistes sont ainsi le déchet, le terme mort, du passage au communisme. Nous reprendrons toutes ces questions dans le fascicule consacré aux différents types de contradictions.)

Les ouvriers et les paysans morts en 14-18 sont morts pour leur impérialisme national, justement parce qu'ils constituaient le terme antagoniste au système impérialiste tout entier.

Tout processus essentiellement symétrique se résout par un changement de place, dont le prix est prélevé sur la force hétérogène. La symétrie se paie sur la dissymétrie. La place est conquise en mutilant le différentiel de la force.

Si toutefois le processus secondaire est régressif, le voici relancé : les paysans et les ouvriers de France ou d'Allemagne sont morts aussi pour qu'advienne la révolution prolétarienne en Russie. D'être pris pour terme mort réveille dialectiquement la vie véritable des peuples, c'est-à-dire l'accélération du processus primaire.

La révolte contre la guerre détermine le prolétariat et les masses populaires dans leur identité essentielle : révolution prolétarienne contre barbarie impérialiste. Dès lors, la connaissance du caractère symétrique et indifférent de la guerre interimpérialiste rompt les digues du nationalisme bourgeois ? ce faux-semblant de différence qualitative (nous les Français, on est vraiment autre chose que les boches), destiné à faire tenir

au peuple la place qu'exigent de lui les impérialismes confrontés : la place du mort.

Dans la rupture du nationalisme bourgeois, la conscience de classe pense la guerre interimpérialiste comme mystification et permutation unitaire. Elle lui oppose en bloc le mot d'ordre bolchevique du défaitisme révolutionnaire. Le processus primaire l'emporte sur le secondaire.

Mais dans le processus primaire, force et place s'articulent tout autrement.

D. Processus primaire : l'éclat des forces

Le processus primaire est essentiellement dissymétrique : la force des peuples et les moyens de l'impérialisme ne peuvent s'évaluer par une pensée quantitative. Dans la contradiction qui oppose victorieusement les Khmers rouges aux fantoches, l'hétérogénéité des forces en présence fait qu'elles n'ont, en toute rigueur, aucune mesure commune. C'est un des étonnements permanents de la pensée bourgeoise que d'assister à la défaite des grands impérialismes face à de petits peuples insurgés.

C'est qu'à s'en tenir à un concept du rapport de forces étroitement subordonné à la logique des places, on ouvre un espace de pensée purement quantitatif, où, à l'évidence, l'impérialisme américain - par exemple - est le plus fort. En hommes, en armes, en puissance de feu, en capacité de destruction, il y a supériorité écrasante de l'un des antagonistes. Et, cependant, c'est lui qui est vaincu. C'est lui qui doit céder la place. On voit bien que, dans ce cas, le problème de

l'évaluation des forces ne peut se résoudre en la confrontation de annulations quantitatives qui débouchent mécaniquement sur l'inversion des places.

Réfléchissons sur cette thèse politique de Mao Tsé-toung :

« Un pays faible est à même de vaincre un pays fort, et un petit pays de vaincre un grand pays. Le peuple d'un petit pays triomphera à coup sûr de l'agression d'un grand pays, s'il ose se dresser pour la lutte, recourir aux armes et prendre en main le destin de son pays. » (MAO TSÉ-TOUNG, Déclaration du 20 mai 1970.)

Dans la logique de l'homogène, cet énoncé est inintelligible. Il signifie en effet, littéralement, que sous certaines conditions qui ne concernent que sa détermination interne, le plus faible est plus fort que le plus fort.

Or, c'est là un énoncé dialectique essentiel, une véritable directive marxiste-léniniste. Lénine déjà soulignait que l'insurrection elle-même, acte de force victorieux, ne mettait pas fin à l'infériorité du prolétariat : il s'était montré le plus fort, mais il demeurait le plus faible, et avait encore à conquérir une supériorité véritable. En l'occurrence, la conquête de la place étatique, loin de trancher mécaniquement la question du rapport des forces, la relance et l'aggrave :

« La dictature du prolétariat, c'est la guerre la plus héroïque et la plus implacable de la nouvelle classe contre un ennemi plus puissant, contre la bourgeoisie dont la résistance est décuplée du fait de son renversement. » (LÉNINE, La Maladie infantile, O. C, t. III.)

Le plus faible selon la place (le petit pays, le prolétariat dominé) peut vaincre selon la force (mais alors, c'est une autre force que celle, quantitative, réglée par la place) et inverser les places. Il n'en demeure pas moins longtemps le plus faible, et d'autant plus que désormais il doit aussi garder la place conquise, et donc forger ce qu'il n'avait pas : la supériorité selon la place.

Toute cette dialectique divise le concept de la force tout comme celui de la faiblesse, et enchevêtre deux critères d'évaluation du rapport des forces. Pour nous, maoïstes, porteurs déterminés de l'avenir révolutionnaire, c'est là une pensée décisive, car elle indique comment la poignée que nous sommes est appelée à vaincre, tout en demeurant longtemps la plus faible, le monstre bourgeois bicéphale : bourgeoisie classique, nouvelle bourgeoisie révisionniste.

Pour comprendre la supériorité des forces du plus faible, pour comprendre la victoire des Khmers rouges à la fois contre l'impérialisme américain et contre le vœu du social-impérialisme, il faut introduire l'idée d'une incomparabilité des forces contradictoires ; l'idée de systèmes d'évaluation hétérogènes, qui font que les critères d'appréciation du rapport des forces sont eux-mêmes scindés. C'est là une caractéristique essentielle de la saisie d'un processus primaire.

C'est par exemple ce que le marxisme-léninisme synthétise dans la célèbre formule « la guerre du peuple est invincible ». Cette formule signifie en effet que le type de forces mises en œuvre par la guerre du peuple ne se laisse pas comparer à l'arsenal dont dispose la force antagoniste. Dire qu'une force est

invincible, c'est lui attribuer une qualité intrinsèque irréductible à sa comparaison avec une autre force.

Les grands principes de la guerre populaire : primat du politique sur le militaire, appui des masses comme facteur principal, programme de révolution démocratique et populaire, direction du prolétariat, etc., rendent raison de la constitution, à l'un des pôles du processus, d'un terme dont l'hétérogénéité même garantit l'inéluctable croissance victorieuse. Dès lors, la pensée de la contradiction ne consiste pas à redoubler le système des places par une estimation structurale (combinatoire) des forces. Le processus est essentiellement dissymétrique, d'une dissymétrie non schématisable, parce qu'elle est qualitative.

Une telle dissymétrie ne peut plus être pensée selon cette extension de la logique des places que constitue une appréciation quantitative du rapport des forces. Il est nécessaire de faire entrer en jeu l'essence même des forces, comme qualité affirmative. La dialectique exige ici tout autre chose qu'un principe de corrélation. Elle exige la saisie d'une discontinuité qualitative interne au procès de scission.

Non seulement les termes de la contradiction s'affrontent dans la visée d'une interversion de leurs places, mais ils confrontent deux types d'exercice de leur force réciproquement exclusifs l'un de l'autre. Le concept de force se scinde donc à son tour, non plus du simple point de vue de la distribution des places (force dominante/force dominée) mais du point de vue de son essence même. L'évaluation de cette scission des forces opère dans une pensée différentielle, qui fait rupture avec toute forme de pensée combinatoire.

Mais à son tour l'hétérogénéité qualitative des forces bouleverse la nature interne du procès d'interversion des places. Dès lors que la croissance victorieuse du terme initialement dominé ne fait qu'un avec l'affirmation différentielle de sa qualité irréductible, ce terme ne peut en toute rigueur occuper exactement la place de l'ancien terme dominant. La nouveauté qualitative s'étend en effet nécessairement au contenu de la domination elle-même. Le mode sous lequel le nouveau terme occupe la place dominante est irréductible à son ancienne occupation.

L'issue d'une guerre interimpérialiste est une redistribution combinatoire des places ; l'issue d'une guerre révolutionnaire est une refonte même du système des places. Rien de commun entre la domination étatique des fantoches et l'Etat de dictature démocratique et populaire progressivement bâti par les Khmers rouges. Il faut donc dire, cette fois, que c'est la logique des places qui est subordonnée à la logique des forces. La nouveauté historique, en croissance affirmative dans le renforcement du camp populaire, fait advenir une autre règle, et d'autres types de corrélation entre les places.

Un processus secondaire symétrise la scission qui le définit, permute des places, et assigne à l'hétérogène la place du mort. Un processus primaire dissymétrise au maximum la scission, refond le système des places, et assigne la place du mort aux anciens modes d'occupation des places.

Le processus primaire par excellence, c'est la révolution prolétarienne. C'est une des thèses essentielles du marxisme que d'affirmer l'impossibilité pour le prolétariat de se servir de

la machine d'Etat bourgeois. La révolution prolétarienne n'est concevable que dans la destruction effective de cet Etat et l'édification de formes de pouvoir radicalement nouvelles. Cela revient à dire que le prolétariat ne peut affirmer son identité révolutionnaire du simple point de vue de l'interversion du couple dominant/dominé.

En toute rigueur, le prolétariat ne peut pas occuper la place de la bourgeoisie, il doit détruire cette place même. Lénine a pressenti et stigmatisé les ravages d'une conception purement structurale, permutante, de la révolution :

« Ceux qui considèrent la victoire sur les capitalistes du point de vue des petits propriétaires : "ils ont empoché, maintenant c'est notre tour!" donnent naissance à une nouvelle génération de bourgeois. » (LÉNINE, Séance du Comité exécutif central de Russie, 29 avril 1918, in Œuvres, t. XXVII, p. 312.)

Ne restreignons pas la formule à son sens économique. C'est de manière tout à fait générale qu'il n'est jamais question, sauf à le secondariser, c'est-à-dire à le trahir, de pratiquer le processus primaire sur le mode du « c'est notre tour ». Car ce « tour » présuppose l'invariance de la place qu'à mon tour je viens occuper.

C'est le cas dans le processus secondaire : il était indifférent en 1914 aux peuples camerounais ou marocain d'avoir à supporter, occupant la place coloniale, des Français ou des Allemands. Mais dans le processus primaire, la place elle-même doit être déplacée, sous l'effet d'une force incomparable, hétérogène, inlogéable dans les lieux tenus par l'ancienne force dominante.

Ainsi le lieu d'où le prolétariat exerce sa domination (l'Etat de dictature du prolétariat) a pour essence, non de persévérer, mais de dépérir. Le processus d'occupation par le prolétariat de la place dominante est aussi le processus de dissolution de cette place.

Ici s'articule lisiblement la double division des concepts de force et de place : le critère du caractère prolétarien de l'Etat est le mouvement contradictoire réel de son dépérissement. Le déplacement de la place dominante vers les masses en tant que telles, sans appareil séparé, est ce qui avère que perdure et se déploie l'essence interne de la force historique du prolétariat comme qualité différente.

En même temps, sur une longue période, l'Etat demeure séparé. D'où une lutte de classes acharnée, où ce qui se joue est finalement la conservation de la dimension primaire du processus, en dépit des forces objectives de secondarisation, d'immobilisation des places, de symétrisation des forces, qui, conflictuellement, imprègnent de toutes parts la classe dirigeante (le prolétariat), le parti et l'Etat.

L'estimation de la force de classe du prolétariat à un moment donné se fait nécessairement du point de vue de ce qui s'engendre en son sein de nouveauté qualitative, de ce qui se constitue dans la pratique comme force hétérogène. Toute force d'apparence ouvrière, mais qui à l'évidence relève d'une mesure commune avec les forces bourgeoises, n'a aucune chance de s'inscrire dans un processus primaire.

En ce point, la contradiction avec les révisionnistes, ou ceux qu'ils influencent, porte tout particulièrement sur le mode

même d'estimation des forces. Pour les révisionnistes et leurs séides, la force est en réalité réduite à la place. Pensée d'une clique bourgeoise en rivalité avec d'autres cliques (Marchais, les syndicats et les nationalisations, contre Giscard, les administrations et les monopoles classiques), le révisionnisme ne veut appréhender que des processus secondaires. Ce qui vient à surgir de nouveauté primaire, son réflexe est de l'écraser: Juifs allemands ! Gauchistes ! Aventuristes ! etc.

La politique révisionniste est régie par la symétrie : elle se déploie des élections, pensée-type du secondaire, alternance réglée dans l'invariance essentielle, à la guerre civile contre-révolutionnaire (Une guerre civile est obligatoirement contre-révolutionnaire quand sa logique est celle du processus secondaire : identité des forces, des méthodes, des embrigadements, et finalement des résultats, de part et d'autre. Le peuple, distribué arbitrairement dans les deux camps, occupe une fois de plus la place du mort. Exemple-type : la guerre civile entre libéraux et conservateurs en Colombie. Exemple possible : une guerre entre fascistes et sociaux-fascistes au Portugal. (Note d'août 1975.)), en passant par le putsch, ou les fourgons de l'envahisseur soviétique.

Dans tous les cas, c'est force bourgeoise contre force bourgeoise, pour l'occupation de l'invariable Etat. Pour les révisionnistes, être fort, c'est purement et simplement être capable d'occuper, telles quelles, des places actuellement détenues par les autres fractions de la bourgeoisie.

C'est ainsi qu'au Portugal, les révisionnistes, après le 25 avril, ont entrepris l'investissement méthodique de toute la partie civile de l'appareil d'Etat (mairies, administrations, syndicats,

presse, enseignement, etc.). Cet investissement s'est fait en dehors, et le plus souvent contre, le mouvement historique réel des masses. Il s'est calqué sur le dispositif de pouvoir hérité du régime réactionnaire de Caetano.

L'occupation des places a été, au sens strict, la doctrine politique révisionniste en matière de pouvoir. Même là où les révisionnistes étaient radicalement absents, où leur liaison aux masses était nulle, ils ont cru possible, par la colonisation bureaucratique des postes de pouvoir laissés vacants, d'instaurer leur dictature sur les masses populaires. C'est ainsi qu'au Nord ils se sont constitués aux yeux du paysannat, qu'ils méprisaient, comme une race de nouveaux seigneurs, dotés de pouvoirs et de privilèges d'autant plus insupportables, qu'à la différence du pouvoir réactionnaire classique ils ne s'enracinaient dans aucune tradition vivante.

On voit là à nu la perversion révisionniste jusque dans la pensée du processus historique : tout est pour eux secondaire. Tout organise l'ignorance et la répression du mouvement de l'hétérogène, tout réduit l'histoire à la combinatoire des places, et à un plan quantitatif unique d'estimation des forces. La formidable révolte antirévisionniste des masses paysannes portugaises, si équivoque qu'elle soit compte tenu de l'activité fébrile des agents du fascisme, n'en a pas moins pour ressort essentiel l'irruption sur la scène de l'histoire de cela même que la pensée et la pratique révisionnistes prétendaient en exclure : l'énergie affirmative illimitée, irréductible à toute norme, à toute combinatoire, de la force populaire.

Les masses populaires du Nord ont énergiquement refusé de tenir, dans le processus secondaire d'un éventuel coup d'Etat

social-fasciste, le rôle du mort méprisé. Ainsi se manifeste une fois de plus le caractère finalement invincible de toute force qui porte l'avenir, en tant qu'elle déploie contradictoirement une essence interne qualitativement discontinue par rapport au système existant de distribution des places.

L'opposition absolue entre révisionnistes modernes et marxistes-léninistes-maoïstes sur la question de l'essence dissymétrique et qualitative des contradictions de classe, et sur le rapport entre processus primaires et processus secondaires, éclate dans les années soixante avec une clarté exemplaire à propos de la guerre et de la paix.

Que dit en effet le P. C. U. S., alors sous la houlette de feu Khrouchtchev ? Très précisément que la bombe atomique a symétrisé toutes les contradictions relatives à la guerre ; que, désormais, toute guerre enveloppant le risque d'une escalade nucléaire, et le nucléaire ayant l'équilibre (de la terreur) comme forme de développement, la guerre est devenue un processus intrinsèquement secondaire (c'est-à-dire à éviter à tout prix). Comme le déclare benoîtement le Comité central du P. C. U. S.: « La bombe atomique n'observe aucun principe de classe. » (Lettre ouverte du Comité central du P. C. U. S. aux organisations du parti et à tous les communistes de l'Union soviétique, juillet 1963.)

Les révisionnistes partagent entièrement la « théorie » bourgeoise selon quoi le principe interne des guerres s'est trouvé radicalement bouleversé par l'apparition des armes nucléaires. Pour eux, c'est la technique qui est le moteur de l'histoire, et non la lutte des classes : « Les fusées nucléaires, mises au point au milieu de notre siècle, ont changé l'idée que

Ton se faisait de la guerre. » (Ibid.) Ce « changement d'idée » se concentre dans la répudiation de la dialectique : pour les révisionnistes, le concept de guerre est indivisible. C'est ce qu'objectent aussitôt les camarades chinois : si la guerre est par essence un processus symétrique, si la « part du mort » est partout et toujours tenue par les peuples (« La bombe atomique ne pose pas la question de savoir où est l'impérialiste et où est le travailleur, elle frappe des superficies entières ; pour un monopoleur on anéantirait donc des millions d'ouvriers » (toujours le même texte du P.C. U.S.)), que devient la distinction stratégique qui a toujours séparé les marxistes des pacifistes petits-bourgeois, celle qui oppose les guerres justes (relevant d'un processus primaire, et où la place du mort est occupée par le vieux système d'exploitation) aux guerres injustes (effectivement symétriques, et meurtrières pour les peuples) ?

L'indivisibilité du concept de guerre - référé à l' « objectivité » de la technique ? impose l'identification radicale de la force à la place : le camp « socialiste » et le camp impérialiste, soumis à la mesure quantitative commune du nucléaire, ne sont que des répartiteurs de places équivalents. Les camarades chinois citent à cet égard une déclaration sans équivoque de Khrouchtchev : « Nous [l'U. R. S. S. et les Etats-Unis] sommes les pays les plus puissants au monde. Si nous nous unissons dans l'intérêt de la paix, il n'y aura pas de guerre. Et si un fou s'avisait alors de déclencher la guerre, il nous suffirait de le menacer du doigt pour qu'il se calme. » (Cité dans Deux lignes différentes sur la question de la guerre et de la paix, Pékin, 1963.) La puissance devient elle-même un concept homogène : deux puissances équivalentes, deux superpuissances.

Unies pour que chacun « se calme » : reste à sa place. Ou inversement (comme aujourd'hui) : en rivalité pour la place hégémonique, rivalité dans la symétrie, rivalité porteuse de la guerre meurtrière, stérile, pure inversion des places : la guerre interimpérialiste, contre quoi se lèvent les peuples, selon leur force hétérogène, extérieure au calcul bourgeois des équilibres, fût-il celui de la terre.

Toute stratégie enfermée dans les concepts indivisibles, les calculs quantitatifs et les partages de places, est une stratégie bourgeoise, une pensée impérialiste sur la guerre et la paix. De là que, même présentée par Khrouchtchev comme une stratégie de paix et de collusion avec les Américains, elle reflète nécessairement une pratique de préparation à la guerre (interimpérialiste).

Le primat, dans le discours politique, des processus secondaires sur les processus primaires, parce qu'il fait tenir aux peuples la place du mort, s'inscrit dans la logique des boucheries impérialistes. La doctrine khrouchtchevienne de la paix est, comme toute doctrine de l'équilibre, une doctrine agressive : son développement inévitable suit le chemin qui mène de la collusion (superficielle) à la rivalité (essentielle) entre les deux superpuissances.

Et c'est ce que, dès 1963, les Chinois prévoient scientifiquement : « [La voie du P. C. U. S.] n'est pas la voie de la défense de la paix mondiale, mais la voie qui accentue le danger de guerre et qui mène à la guerre. » (Deux lignes différentes sur la question de la guerre et de la paix, Pékin, 1963. Comme on le voit, les thèses du 10e Congrès du P. C. C. sur le risque croissant de guerre mondiale entre T. U. R. S. S. et

les Etats-Unis, loin d'être un brusque changement d'analyse, sont le développement, confirmé par la réalité, des prévisions de 1963. En dix ans, la logique interne du social-impérialisme soviétique, dont la doctrine « pacifiste » de Khrouchtchev dissimulait (pour la pensée bourgeoise) et révélait (pour la pensée prolétarienne, dialectique) le noyau, a déployé ses effets.)

La stratégie prolétarienne sur la guerre et la paix, à l'inverse, vise à la neutralisation de la symétrie impérialiste par le développement de toutes les forces cumulées à l'autre pôle du processus primaire : forces qualitativement différentes, même si elles incluent et se subordonnent l'arme atomique.

Cette stratégie revient :

- à soutenir activement la lutte révolutionnaire des peuples, y compris la guerre de libération nationale et la guerre civile révolutionnaire (guerres justes, processus primaires). Dans ces guerres toutefois, et c'est un des aspects de leur détermination dissymétrique, les peuples comptent essentiellement sur leurs propres forces (alors que les fantoches et fascistes comptent toujours essentiellement sur le soutien étranger) ;

- à s'assurer la supériorité nucléaire, sous la règle, qualitativement différente, de son emploi exclusivement défensif, et sans jamais utiliser le chantage nucléaire, ni miser sur l'arme nucléaire pour atteindre un objectif politique de la révolution.

La stratégie prolétarienne vise à interdire toute secondarisation meurtrière du processus de la guerre.

La pensée prolétarienne est essentiellement la dialectique des processus primaires. Elle se place toujours du point de vue de ce qui s'affirme comme nouveauté qualitative. La pensée de la contradiction doit maîtriser la scission entre secondaire et primaire, entre l'état structural des termes et la dynamique qualitative des forces. Elle doit penser simultanément le comparable et l'incomparable. Ce qui atteste ici son caractère de classe, c'est sa capacité à prendre position sur le problème du rapport des forces, non dans l'espace de la symétrie mais dans celui de l'hétérogène.

C'est la raison pour laquelle les maoïstes attribueront plus d'importance à telle expérience ouvrière littéralement invisible ou insignifiante du point de vue de la pensée dominante, qu'à un événement qui pour celle-ci est déterminant. Les dialecticiens maoïstes sont aujourd'hui en France les scaphandriers du processus primaire, immergés dans les profondeurs pratiques du prolétariat, sous les sédiments secondaires entassés par le révisionnisme. Ce qu'ils voient, ce qu'ils font, il n'est pas étonnant que les symétriseurs anodins de la surface n'en puissent croire leurs yeux.

La vraie question dialectique n'est jamais en première ligne : qu'est-ce qui se passe d'important ? Car le concept d'importance doit à son tour être divisé selon la place et selon la force. La vraie question est toujours : que se passe-t-il de nouveau ? A partir de quoi, en effet, il s'agit de revenir à l'importance, comme dans les phases successives de la guerre populaire, une fois l'armée rouge ancrée dans ce qu'à travers la guérilla et la lente croissance des zones libérées, elle a presque invisiblement conquis quant aux principes qualitatifs de sa force, vient le

moment où il faut aussi savoir affronter l'adversaire en rase campagne, selon sa propre règle obtuse, et le broyer quantitativement. La loi essentielle du processus primaire, ce n'est pas l'accumulation quantitative en vue d'une interversion soudaine des places, car telle est plutôt la voie symétrisante du processus secondaire.

Non : le processus primaire voit le terme d'avenir procéder à ceci, qui est proprement sa force, divisée d'avec sa longue faiblesse : une accumulation qualitative. Au terme de quoi les questions finales, celles de la symétrie et de la quantité, seront réglées facilement, à leur place : secondaire. (Dans la phase finale des guerres civiles révolutionnaires (prise des grandes villes par l'Armée rouge en Chine, prise de Saïgon par le F. N. L. vietnamien, prise de Phnom Penh par les Khmers rouges...), la pensée bourgeoise, prisonnière du quantitatif, aveugle aux différences affirmatives, prophétise toujours des « bains de sang ». des « sursauts désespérés », etc. Or, dans tous les cas, c'est la partie la plus facile, la plus rapide, celle où les régimes fantoches sont moins écrasés que décomposés. C'est que l'accumulation qualitative les dissout.)

La dialectique est la théorie des difficultés qualitatives et des facilités quantitatives. L'intervention des places est bien ce qui périodise une histoire, mais l'affirmation différentielle de la force est ce qui détermine le contenu effectif de chaque période, saisie dans son essence, c'est-à-dire dans sa scission, c'est-à-dire dans ce qu'elle porte au jour de la période à venir.